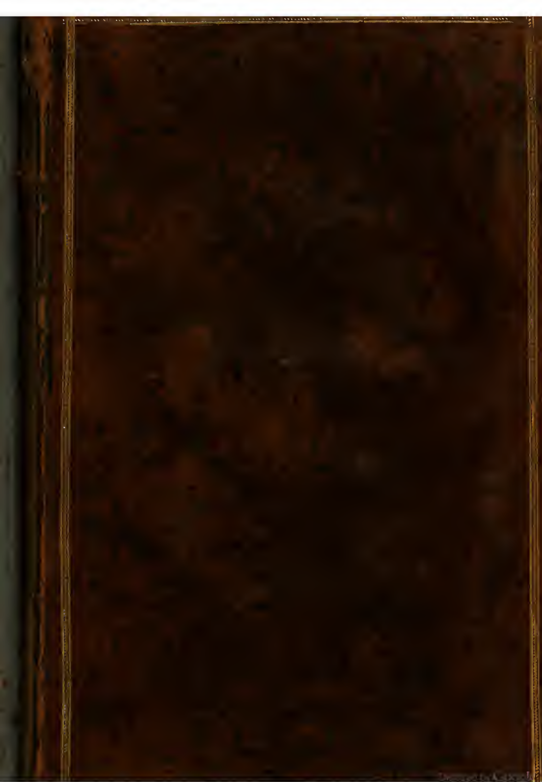
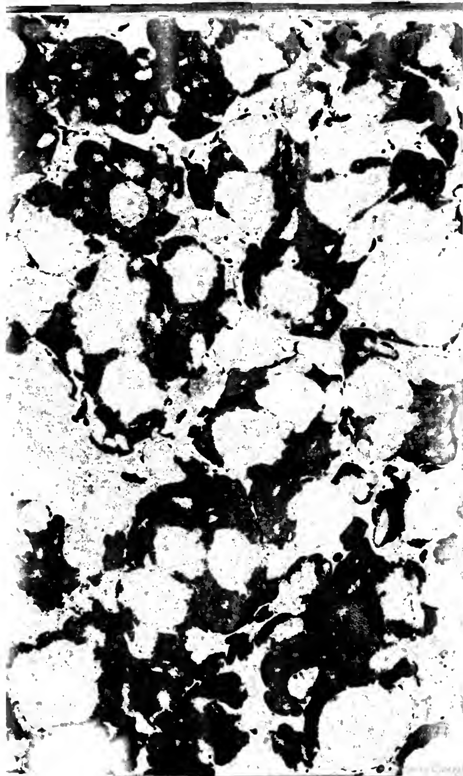






BIBLIOTHÈQUE

CHOISIE

DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

TOME CINQUIÈME DE LA COLLECTION.

On tâchera de jeter de la variété dans cette suite de Contes, en donnant tour-à-tour un volume, soit des Contes Orientaux, soit Italiens, Anglais, Espagnols et autres. On peut s'inscrire pour celle de ces divisions qui plaira le plus, si on ne prend pas le total de la Collection. Les Contes seront tous nouvellement traduits ou imités, et on conservera, autant qu'il est possible, le ton ou le goût propres à chacun des peuples de qui ils sont tirés. On ne veut point donner ce qui est trop connu, et on s'est assuré, par le choix sévère qu'on a fait, que chaque division qu'on séparera, ne formera guère que cinq ou six petits volumes *in*-18, pareils à ceux qui ont paru, tirés aussi *in*-8°. papier d'Auvergne et papier velin, et ornés de gravures en diverses couleurs.

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE
DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

Une Morale nue apporte de l'ennui ;
Le Conte fait passer le précepte avec lui.
LA FONTAINE.

TOME DEUXIÈME
DES CONTES FRANÇOIS, NOUVEAUX.

Par UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.



A PARIS,
Chez ROYEZ, Libraire, Quai des Augustins, à la descente du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVIII.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La littérature orientale offre une carrière immense dont nous ne connaissons pas encore toute l'étendue. Il suffit d'avoir fait les premiers pas, pour désirer de s'engager plus avant, et l'on parcourt avec plaisir des sentiers agréables, où se présentent sans cesse des objets nouveaux; mais pour y pénétrer, on est obligé de surmonter bien des obstacles. C'est le jardin des Hespérides, défendu par un dragon, qu'il faut combattre et dompter, tantôt par la force et tantôt par la ruse, sans espérer de pouvoir jamais l'exterminer.

Les difficultés innombrables que présente l'étude des langues asiatiques, rebutent presque tous ceux qui essayent

de s'y livrer ; mais j'ose assurer qu'avec un peu plus d'ardeur et de persévérance, ils trouveraient des motifs d'encouragement bien capables de les soutenir au milieu de leurs pénibles travaux.

L'idée seule des trésors de toute espèce qu'ils vont découvrir, suffirait pour ranimer leur ardeur languissante, et ils verraient avec étonnement combien les avantages de cette étude dédommagent des peines qu'elle donne. Mon assertion paraîtra sans doute bien hasardée, l'on pourrait même m'accuser d'un ridicule engouement, si je n'entreprenais de me justifier ici en crayonnant une légère esquisse de la littérature orientale. Cette entreprise, qui exige beaucoup de connaissances, est bien au-dessus de mes forces, et je n'oserais m'y engager si le public ne m'avait accoutumé à compter sur son indulgence ; c'est ici, sur-tout, qu'elle me sera nécessaire, je tâcherai seulement de ne pas en abuser.

Les Arabes et les Persans auxquels je me bornerai dans ce *discours*, se sont exercés dans presque tous les genres. J'avouerai qu'ils n'ont pas toujours également réussi, mais leur originalité dédommage, en quelque manière, de la perfection qui leur manque.

L'Histoire qui fixe ordinairement l'attention de l'homme-de-lettres et du philosophe, est la partie faible de leur littérature. Cependant les fréquentes révolutions que la Perse a éprouvées, les guerres continuelles qu'elle soutint avec ses voisins; enfin les grandes expéditions de Mohammed (1) et des Khalifes, ses successeurs, ont bien exercé la plume des écrivains qui se sont chargés de transmettre ces événemens à la postérité. S'il était vrai, comme le prétendent

(1) Mahomet, le prophète dont l.s Européens ont altéré le nom.

quelques Modernes, que ce soit les grands événemens qui forment les grands historiens, on n'en trouverait pas de meilleurs qu'en Orient; mais l'expérience suffit pour nous détromper. Leurs histoires générales sont écrites avec grace et facilité, mais il ne faut pas y chercher de critique ni de philosophie. Une foule de fables racontées sans discernement embarrassent souvent le lecteur qui cherche la vérité. Au lieu de réflexions, il trouve des vers analogues au fait dont il s'agit, ou des passages du coran écrits en lettres rouges. Nulle observation sur le progrès des arts et de l'agriculture, sur la fécondité des campagnes, sur l'activité du commerce, sur la dépravation des mœurs, enfin sur le malheur du peuple et la tyrannie des grands, causes ordinaires de la chûte des empires. Tantôt ce sont des compilations rédigées par ordre chronolo-

gique et écrites d'un style fleuri, tantôt de froides chroniques assez semblables à des nécrologes; mais la multitude de faits intéressans qu'elles renferment, offrirait une ample moisson à l'écrivain capable de les disposer et de les montrer sous leur véritable point de vue. C'est un travail dont les Orientaux eux-mêmes seront toujours incapables, tant que le sceptre pesant du despotisme fera courber leur tête, et que les superstitions religieuses abrutiront leur esprit.

S'ils ignorent *la manière d'écrire l'histoire*, ils excellent au moins dans l'*art de conter*. C'est pour cela sans doute que leurs *vies particulières* sont bien supérieures à leurs grandes histoires. Elles contiennent des détails curieux, des traits caractéristiques, présentés d'une manière simple et vraie. Les *vies des poëtes* sont ordinairement les plus fécondes en aventures.

Tous ces récits, malgré l'intérêt que le style et la vérité leur donnent, ne sont pas comparables aux contes enfantés par la brillante imagination de ces peuples. D'après le succès des *Mille et une Nuits*, on me dispensera de faire ici l'éloge des productions de ce genre. J'observerai seulement que chez un peuple silencieux, indolent, ami du merveilleux, dont l'imagination travaille plus que le corps, habitué enfin à vivre en famille, il n'est pas étonnant que l'*art de conter* soit parvenu à ce haut degré de perfection, puisque c'est un moyen certain de se rendre agréable, d'acquérir de la réputation et de faire fortune. Les contes leur tiennent lieu de pieces de théâtre, et les caffés sont leurs salles de spectacles ; ils s'y assemblent et tandis qu'assis sur leurs talons ils fument et gardent le plus profond silence, un conteur se lève, tire un cahier de sa

poche et lit ou les *Mille et une Nuits*, ou le *Gulistan* de Sa'ady, ou les *Amours de Medjenoun*, ou d'autres histoires dans ce genre; souvent même il raconte de mémoire avec une grace inexprimable. Il est vrai que l'harmonie de l'arabe et du persan, favorise beaucoup le narrateur. A la fin des séances, il reçoit une petite gratification de chaque personne de l'assemblée. L'adroit Mohammed, qui connaissait parfaitement le caractère et les goûts des Arabes, a eu soin de répandre quelques épisodes dans son Coran. L'histoire de Joseph, qui forme le douzième chapitre de ce code religieux, passe pour un chef-d'œuvre de narration; en effet l'intérêt en est bien soutenu et le style très-harmonieux; c'est une prose cadencée, rimée, bien plus poétique qu'une foule d'ouvrages en vers, auxquels il nous plaît de donner le nom de *poëme* ou de *poésie*.

Les fables orientales ne sont pas moins ingénieuses que les contes, mais leur but moral les rend beaucoup plus utiles. Souvent elles renferment des maximes importantes qu'on n'oserait pas dire ouvertement dans un pays soumis aux caprices d'un despote ombrageux. Ce fut un esclave, dit-on, qui inventa les fables : je le crois sans peine ; jamais un homme libre n'aurait imaginé de charger les bêtes de dire à ses semblables des vérités qu'il pensait devoir leur annoncer lui-même avec toute l'énergie de la persuasion. Lorsque la crainte nous a privés de la parole, il est assez naturel de donner cet organe désormais superflu, à des êtres qui s'en serviront mieux que nous.

Si le système politique de l'Asie (1)

(1) En parlant de l'Asie, on se doute bien que je n'y comprends pas les déserts de la Tartarie, ni le

a fait naître l'apologue, c'est le climat et le caractère même des naturels qui, chez eux, a créé la poésie. Les Orientaux sont poëtes en naissant, ils s'occupent tellement de ce talent qu'on peut le regarder comme une de leurs plus vives passions, je suis même très-porté à croire qu'ils ont cultivé les vers avant la prose.

Dans ces délicieuses contrées où l'homme trouve aisément à satisfaire ses besoins physiques, il peut se livrer tout entier à la méditation, la campagne offre à ses yeux des beautés que son cœur est digne de sentir, les charmes d'un sexe qu'il commence par adorer, et dont il finit presque toujours par être le tyran, sans savoir jamais le gouverner, éveillent chez

---

kamtschatka. La stérilité de ces contrées, la pauvreté de leurs habitans, les préservent d'un fléau plus grand encore, c'est-à-dire, d'un despote.

lui une passion trop facile à s'enflammer; le concours de tous ces objets inspire des sentimens qui ne peuvent s'exprimer dans un langage ordinaire. L'esprit travaille, l'imagination s'exhalte, la voix prend un accent animé, on cherche des expressions rapides, cadencées, capables de rendre les transports que l'on éprouve. Enfin on sent le besoin d'être poëte, ou plutôt, on l'est par instinct. La vivacité de ces sensations a dû engager l'homme à trouver un idiôme pour les exprimer, il est donc très-possible que les Orientaux aient fait des vers avant que d'écrire en prose.

Pour se convaincre que la poésie a été cultivée par des peuples qui ne connaissaient presque pas d'autre art, il suffit d'en examiner les mots techniques.

Le mot arabe *béit* vers, signifie proprement maison ou tente. Chaque hémistiche se nomme *misra'a*, c'est ainsi

qu'on appelle un côté d'une porte à deux issues, comme celle des tentes, l'une pour entrer, l'autre pour sortir. Le piquet du milieu qui soutient toute la tente, se nomme *ae'rouz* en arabe, le même mot désigne aussi la dernière partie du premier hémistiche, parce que toute la structure du poëme en dépend, et que sa cadence et sa desinence servent de regle pour le rithme des autres vers, etc. Une plus longue énumération pourrait devenir fastidieuse, il me suffira de dire que tous les termes relatifs à la versification, sont tirés des différentes parties de la tente, et qu'ils y font même allusion. Cette habitation des anciens Arabes est encore nommée aujourd'hui *béitoul ch'ari*, maison de poil de chameau; *béitoul-ch'iri*, désigne un rithme complet ou un distique. Ces mots ont les mêmes lettres, ils ne different que par la prononciation. Voilà des

titres d'antiquité qu'on ne recusera pas. Un art cultivé depuis si long-tems a dû éprouver quelques changemens et tendre sans cesse à sa perfection. Il est facile de s'en convaincre par l'énumération des mesures qu'indiquent les prosodies arabes; certains auteurs en comptent seize, d'autres dix-neuf. On les distingue par le nombre et la disposition des syllabes brèves et longues. Les vers sont rimés; dans les chansons et dans les odes, la même rime regne partout Les Orientaux ont également multiplié le nombre de leurs poésies, cependant on peut les réduire à sept principaux genres : je vais tâcher d'en donner ici une faible idée, sans m'y arrêter autant que je le désire et que le sujet l'exige.

Une passion qui fait des poëtes dans tous les pays du monde, agit bien plus fortement sous les brûlans climats de l'Asie.

Les jeunes Arabes sur-tout dont le cœur s'enflamme facilement, partagent leur tems entre l'amour et les occupations de la vie pastorale. Pendant que leurs nombreux troupeaux bondissent au milieu des gras pâturages, les pasteurs s'amusent à composer des *poésiss amoureuses*; mais la passion qui leur inspire les plus doux accens, les rend souvent bien malheureux. Quelquefois ils forment une inclination dans la tribu voisine, et le défaut de pâturages obligeant ces Nomades à se séparer, les jeunes amans n'ont souvent eu le tems de se connaître que pour se regretter plus amèrement. Dans la plupart des ces poëmes, l'auteur commence par exprimer ses regrets sur le départ de sa bien aimée; vainement ses amis s'efforcent de le consoler; dans l'excès de sa douleur, l'infortuné jure de s'exposer à tous les hasards pour voler au lieu qu'l abite

la tribu de sa chère Sélima. Ensuite il célebre les attraits de cette jeune beauté, il s'attendrit en se rappellant les délicieux momens qu'il a passés à ses côtés. Enfin, ces plaintes amoureuses sont pleines d'un charme inexprimable, la douleur du poëte semble accroître sa verve et donner un nouveau mérite à son ouvrage.

On imagine bien que les Orientaux joignant un grand talent à une sensibilité si délicate, ont dû composer des *élégies* bien touchantes. En effet, la plupart de celles que j'ai lues portent une teinte de mélancolie qui pénetre jusqu'à l'ame. souvent le poëte vous conduit au tombeau de sa mère, de sa bien aimée ou de quelque bienfaiteur de l'humanité, là il verse des larmes en votre présence, et souvent il vous force d'en répandre.

Il est un autre genre de poésie dans lequel les Arabes et les Hébreux se sont distingués, et qui tient plus à l'exal-

tation qu'au sentiment ; ce sont les *louanges* connues en français sous le nom de *pseaumes* , parce qu'en les chantant on s'accompagnait du psalterion , instrument à cordes dont le nom nous vient du grec. Les *louanges* furent d'abord consacrées à la gloire de la divinité , les pieux Musulmans en composent en l'honneur de leur prophete ; les courtisans et tous les hommes avilis par l'ambition ou par l'avidité, les prodiguent aux princes et aux grands ; mais lorsque leurs vœux sont trompés , que la disgrace ou les refus leur arrachent le voile de l'illusion , et qu'enfin ils voient leur idole dans toute sa laideur , alors leur courroux s'enflamme et ils font des *satyres*.

Elles sont dirigées contre les personnes , et jamais contre leurs ridicules ou contre la dépravation du siecle. Loin de se proposer un but moral , l'auteur ne cherche qu'à satisfaire son ressentiment

particulier. C'est le vil intérêt et non la noble indignation de la vertu qui anime sa verve; la plupart des satyres finissent par n'être plus que de vaines déclamations bien versifiées.

Le même génie qui empêche les Orientaux de nous égaler dans un genre qui demande de la sagesse et de la modération, leur donne la supériorité dans un autre dont l'imagination fait tous les frais. Leurs *descriptions* sont de la plus grande richesse; il y regne une variété admirable. Dans leurs grands tableaux, la majesté du style, la sublimité des images s'accordent parfaitement avec la noblesse du sujet; des idées fraîches forment souvent un contraste agréable et reposent l'esprit du lecteur. Après avoir peint un orage dans sa belle horreur, le poëte vous promene » au milieu d'un jardin émaillé de fleurs aussi brillantes que les étoiles dont la voûte du firmament est

parsemée, la main du printems les a revêtues d'un manteau de soie chamarré des plus vives couleurs, le calice de ces fleurs encore chargé des gouttes de pluie, jette un éclat semblable à celui des diamans, et le souffle du zéphir porte au loin leur doux parfum ». Dans ces belles contrées où la nature semble déployer toute sa magnificence, il suffit que les descriptions soient fidelles pour être charmantes.

La gloire attachée aux meurtres et aux brigandages, déguisés sous le nom imposant d'EXPLOITS et de CONQUÊTES a rendu la *poésie héroïque* commune à presque tous les peuples de la terre. Chacun a célébré à sa manière ces fléaux de la société, dont la nature est sagement avare pour le repos et pour la conservation du genre humain. Les Orientaux qui ne connaissent pas les regles *de l'épopée*, consignent les actions

de leurs héros dans des histoires écrites, partie en prose poëtique, partie en vers, comme l'histoire de Timour par Arab-chah, quelquefois entièrement en vers comme le Chah-Nameh de Ferdoussy, dont je donne un extrait à la fin de cet ouvrage. C'est alors une espèce de poëme historique.

Cependant les Orientaux ne consacrent pas toujours leurs talens à des ouvrages de simple agrément. Malgré leur penchant pour le plaisir, ils s'occupent souvent d'objets très-sérieux. La *morale* forme chez eux un genre de poésie, autant utile qu'agréable. Tantôt ils la couvrent adroitement de l'ingénieux voile de la fable; (nous avons déja vu combien cette précaution leur était nécessaire,) tantôt ils la réduisent en maximes concises qu'on retient d'autant plus facilement que le sens en est plus juste & les vers mieux cadencés.

Ils ont une foule de ces sentences qu'ils répandent dans leurs livres, et dans leur conversation. Quoique très-prolixes dans la plupart de leurs ouvrages, ils ne parlent qu'avec la plus grande discrétion, et ne connaissent pas ces mots parasites et inutiles, qui nous servent à cacher notre stérilité, ni ces expressions emphatiques, ni ces gestes forcés par lesquels nous tâchons vainement d'animer notre discours verbeux. « Quand un franc s'est bien démené, » s'est bien tourmenté le corps à dire » beaucoup de paroles, un turc ôte un » moment la pipe de sa bouche, dit » deux mots à demi-voix et l'écrase » d'une sentence ». Il me semble que dans ce peu de lignes, le pénétrant Rousseau a bien saisi et indiqué la différence de notre caractère d'avec celui des Orientaux.

Les sept principaux genres de poésie

que nous venons de parcourir, ont une foule de subdivisions que je pourrais encore détailler, si les bornes de ce discours me le permettaient, j'aurais bien desiré en donner aussi quelques exemples, j'aurais trouvé aisément des morceaux dignes de piquer la curiosité du lecteur. Il faut convenir que les langues secondent parfaitement les talens poétiques des Orientaux. L'arabe énergique, nombreux et sonore, contient une foule de synonimes & de mots qui ont à-peu-près la même terminaison; le persan, doux, harmonieux et coulant, a emprunté de l'arabe les expressions qui lui manquaient; il possède un avantage sur presque toutes les langues de l'Orient, la facilité de faire des *composés*. Une grande observation de la nature contribue encore à rendre la poésie asiatique, tantôt agréable, tantôt majestueuse et sublime. Les images en sont

belles et frappantes : ils comparent les yeux bleux d'une jeune fille fondante en larmes, à la violette couverte d'une rosée brillante. Un guerrier à la tête de ses escadrons poudreux est un aigle au vol audacieux, qui fend les nues de ses aîles rapides.

Les parfums de l'Arabie, le musc de la Tartarie qu'on apporte en Perse, les branches tremblantes du ciprès, la tige élégante du palmier, les yeux brillans des gazelles, enfin les productions variées de ces délicieuses contrées ; leurs animaux même servent à multiplier les objets de comparaison et à répandre une agréable variété dans la poésie. Tant de facilités favorisent le goût naturel des asiatiques et la considération dont jouissent les bons poëtes est pour eux un nouvel aiguillon ; on les regarde comme une classe de mortels privilégiés, bien supérieurs aux autres, et qui ont un com-

» *au martyre, nous voulons vaincre ou* » *mourir pour vous* » (1).

Cette judicieuse observation, dont on sent d'autant plus la justesse qu'on connaît mieux le génie des langues orientales, suffit pour en faire apprécier les traductions.

Si la différence seule de lecture ou de prononciation a tant d'influence sur le mérite de ces ouvrages, croit-on qu'ils soient reconnaissables travestis sous un autre idiôme ? Il suffit d'en avoir essayé soi-même pour juger de leur étrange métamorphose. Les histoires dont le style ne forme pas le principal mérite, présentent des faits plus ou moins intéressans, mais la poésie qui doit son plus grand charme au choix des expressions, à leur harmonie, à la fraîcheur des idées et aux graces du style, transportée dans nos langues européennes, dispa-

(1) *Essai sur l'origine des langues*, Chap. XI.

raît entièrement, et la plume du traducteur ressemble à la baguette d'un magicien malfaisant, qui détruit un palais enchanté. Comment rendre ces comparaisons avec des objets inconnus, ces allusions à des usages étrangers, ces jeux de mots et d'idées, enfin toutes ces beautés locales faites pour être senties seulement par les personnes qui connaissent la langue et les mœurs du pays? On met des notes, mais rarement elles éclaircissent le texte, et à coup sûr elles rallentissent l'intérêt (1), il est donc impossible de juger la poésie asiatique d'après les traductions dans lesquelles une scrupuleuse exactitude est souvent un défaut insupportable, on se

(1) Sans chercher mes preuves bien loin, il me suffit de jetter un coup d'œil sur les éditions des poëtes latins, *illustrées* des notes des *Variorum*; elles expliquent très-bien tout ce que l'on sait, mais rarement elles vous tirent d'embarras.

persuade aisément que des peuples qui diffèrent de nous autant par leurs idiomes que par leurs préjugés, admirent une foule de traits qui nous paraissent ridicules. Il est donc indispensable que le littérateur qui entreprend de faire connaître un de leurs ouvrages, se bornant à de simples extraits, joigne à la délicatesse du goût un grand talent pour écrire. Mais ce sont des dons que la nature n'accorde qu'à un bien petit nombre de ses favoris, il faut en outre les perfectionner, et l'on sait combien la sécheresse des études grammaticales leur est contraire. Je crois qu'en général l'impuissance des traducteurs nuit beaucoup au mérite de leurs originaux. Combien de fois en lisant des vers du gracieux Sa'adi n'ai-je pas regretté de ne pouvoir les rendre que bien imparfaitement dans notre langue et de les voir ainsi défigurés sous ma plume? Les beautés qu'ils conser-

vent encore suffisent pour faire soupçonner celles qui me sont échappées. On voit combien il est important de lire ces ouvrages dans le texte même, et combien les personnes curieuses d'augmenter la sphère de leurs connaissances ont intérêt à se livrer aux langues orientales. Outre les ouvrages de toute espèce, composés par les Asiatiques, on trouverait une foule de traductions qui pourraient servir à réparer les pertes des originaux que nous regrettons. Il y a même lieu de croire que dans ces nombreux commentaires arabes d'Aristote, de Platon, d'Euclide, &c. nous trouverions bien des connaissances qui appartiennent particulièrement aux peuples de l'orient, chez qui les Grecs eux-mêmes ont été s'instruire. Alors il en résulterait un grand avantage pour plusieurs de nos sciences qui nous viennent également des Asiatiques.

Ils étaient policés, savans et esclaves lorsque nous parcourions encore nos forêts dans une ignorante liberté. Car l'Orient est le berceau des sciences et c'est delà qu'elles se sont répandues sur le reste de la terre : elles ont à la vérité passé par tant de mains, qu'après les avoir reçues nous avons encore ignoré long-tems leur origine. La philosophie éclairée du flambeau de l'érudition était seule capable de la découvrir; mais par une étonnante insouciance nous avons encore négligé de retourner chez nos anciens maîtres pour y chercher quelque science qui pourrait n'être pas parvenue jusqu'à nous, ou pour acquérir de nouvelles connaissances sur celles qu'ils nous avaient déjà transmises.

L'astronomie, la médecine, la chimie, l'histoire naturelle dont les branches sont si nombreuses ont été cultivées avec succès en Asie; la sérénité du

ciel, surtout dans l'Inde et dans l'Arabie, favorise les observations astronomiques, les sites variés produisent une foule de plantes précieuses et nourrissent des animaux qui nous sont inconnus. Mais pour se convaincre que je ne me flatte point d'espérances frivoles, il suffit de jetter les yeux sur le petit nombre d'ouvrages orientaux traduits et publiés jusqu'aujourd'hui en Europe, et de parcourir l'excellente bibliothèque orientale de M. d'Herbelot, l'immense catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escuriale (1), celui de la bibliothèque du Roi, &c. On verra combien ces trésors renferment de riches-

(1) Ce catalogue intitulé *Bibliotheca Arabico-Hispana*, contient 1750 articles ; les titres des manuscrits s'y trouvent en caractères arabes, et traduits en latin, avec des extraits bien choisis. Il a été imprimé à Madrid aux frais de Sa Majesté Catholique.

ses dont nous ne sommes pas même tentés de profiter.

Je ne m'étendrai pas ici sur l'importance des langues orientales pour les progrès du commerce. Il est certain qu'aucune nation ne peut négocier avec avantage dans l'Asie, à moins qu'elle ne connaisse l'arabe et le persan. C'est une vérité frappante que nous ne soupçonnons même pas, mais dont l'exemple des Anglais suffit pour nous convaincre. Ces fiers insulaires partagent maintenant avec le grand Mogol l'empire de l'Indoustan, et si nous persistons dans notre insouciance, ils finiront par s'emparer du commerce entier de cette contrée et même de celui de la Chine. Ils doivent ces brillans succès à leur génie ardent, à leur amour pour le bien public et à eur goût pour les langues orientales. On cultive maintenant chez eux l'arabe, le persan et le bengal, avec une acti-

vité inconcevable ; le gouvernement encourage cette étude ; et la compagnie des Indes consacre des sommes considérables à l'impression des livres élémentaires. En peu de temps on a publié à Londres et à Oxford des grammaires excellentes et des dictionnaires très-amples de ces différentes langues. Ces ouvrages imprimés avec la magnificence qui caractérise la nation anglaise, sont destinés à l'usage des membres et des agens de la compagnie des Indes. Enfin les caractères persans sont maintenant aussi communs en Angleterre que rares chez nous. (1) On en voit fréquemment dans les papiers publics. Cette nation trop avide de gloire pour se borner à de simples vues d'intérêt, s'oc-

(1) Graces aux soins d'un célebre académicien, nous avons recouvré les superbes caractères orientaux de Vitré. Depuis un siecle on les croyait per-

cupe à la fois de l'aggrandissement de son commerce et du progrès des sciences. Plusieurs membres de cette compagnie se sont réunis à Calculta, où ils ont formé une société littéraire et élevé une imprimerie. L'un d'entr'eux a même gravé de superbes caractères persans. (1) A la tête de cette société connue sous le nom de *société pour les recherches relatives à l'histoire civile et naturelle aux antiquités, aux arts, aux sciences et à la littérature de l'asie*, on remarque

---

dus, M. de Guignes les a retrouvés à l'Imprimerie royale, il s'est donné la peine de les remettre en ordre, et ce n'est pas un des moindres services que ce savant ait rendu à la république des lettres; mais quand, et à qui sera-t-il permis d'en faire usage? Pour moi je les regarde encore comme perdus pour le public.

(1) M. Wilkins a imaginé de faire un caractère *ta'alic* pour imiter le manuscrit, et il l'a lui-même exécuté dans la plus grande perfection. Ce savant, plein d'ardeur pour toutes les entreprises difficiles,

M. Jones, savant célèbre en Europe par plusieurs ouvrages pleins de goût et d'érudition. Ils m'ont été d'une grande utilité dans le cours de mes travaux, et je saisis avec empressement l'occasion de rendre toute la justice due à son mérite et à ses talens.

On sait qu'il est déjà sorti plusieurs excellens ouvrages des presses de Calcutta. Je n'ai encore pu m'en procurer que deux. L'un est un recueil de pièces

---

est parvenu à apprendre le *sanskrit*, la langue sacrée des Brahmanes, il en a déja traduit deux ouvrages curieux, l'un intitulé *Baguat geeta*, est un traité de la théologie indienne. M. Parraud de l'académie des Arcades, nous en a donné une bonne traduction française, en un vol. in-8°, avec des additions curieuses. Le second qui mériterait bien le même honneur date de la plus haute antiquité. C'est l'original de ces fameuses fables indiennes attribuées à Pilpaï, personnage qui n'a peut-être jamais existé. Le véritable auteur de ces fables se nommait Vichnou Sarma, son ouvrage est intitulé : *Hitopades* ou

intéressantes en persan et en anglais intitulé *Asiatick miscelanyes*, les deux premiers numéros, qui ont déjà passé en Europe, font désirer d'avoir les suivans; le second intitulé *les formules d'Herkern*, imprimé également en persan et en anglois est un protocole de style de chancellerie. On y trouve des modèles de lettres, de diplômes, de certificats de vie, de passeports, etc. Si notre commerce de l'Inde était plus considérable, ou si nous avions seulement envie de l'étendre, il serait très-utile de faire

---

Instruction utile présentée dans une suite de fables entremêlées de maximes morales et politiques. On en possede des imitations imparfaites dans les principales langues de l'Asie et de l'Europe. Mais la traduction donnée par M. Wilkins d'après le Sanskrit, ainsi que les excellentes notes dont il l'a enrichie, présentent des détails intéressans sur la religion, les lois et les mœurs des Indiens.

réimprimer ces *formules* avec une traduction française. (1)

Je me suis un peu étendu sur les travaux littéraires des Anglais (2) non-seulement pour leur payer un juste tribut d'éloges, mais encore afin d'exciter parmi nous une noble émulation. Nous les voyons livrés avec la plus grande ardeur à un genre de littérature que l'intérêt et la gloire nous prescrivent également de cultiver, et nous nous amusons avec une indifférence stoïque à faire des pamphlets ou bien à en lire. La fortune rapide des petits formats suffit

(1) On a aussi imprimé à Calcuta, les Commentaires d'Acbar, en trois vol. *in*-4°. sous le titre d'*Ayen Akbery*, ouvrage vraiment intéressant pour la politique et pour l'histoire.

(2) Ce sont encore les Anglais qui nous ont rapporté de l'Inde le texte persan des INSTITUTS *politiques et militaires de Tamerlan*, d'après lequel j'ai donné ma traduction française. Nous leur avons sans

pour caractériser le goût et l'esprit de notre nation. (1) Je ne doute pas que si l'on parvenait à mettre en *in*-18 les grammaires et les dictionnaires des langues orientales, nous ne devinssions bientôt les plus savans hommes de l'Europe.

C'est donc pour me conformer entièrement au goût de mes compatriotes, que j'ai réduit mon ouvrage à ce format; et de peur de les ennuyer encore par une trop grande monotonie, j'ai eu soin d'entremêler les fables, les contes, la morale et la poésie. Enfin pour former ce petit volume, j'en ai mis plusieurs à contribution.

---

doute quelque obligation de nous avoir procuré l'ouvrage d'un homme aussi étonnant que Tamerlan, qui n'était pas autant *barbare* qu'on se l'imagine. Ses Instituts présentent une foule d'idées sages qui ne sont pas à dédaigner dans un moment où l'on s'occupe tant de législation.

(1) Le format favori des Anglais est l'*in*-4°.

Les fables, quelques-unes des sentences, et la vie de Ferdoussy sont tirées du *Baharistan* (1) de Djamy, célèbre poëte persan qui écrivait très-élégamment en vers et en prose. Peu d'auteurs eurent une plume plus féconde et plus agréable que la sienne. Le *Baharistan*, l'une de ses plus belles productions est divisé en huit *parterres* ou chapitres. On y trouve, comme dans le Gulistam, des contes, des histoires, de la morale, tantôt en vers tantôt en prose. Il est fâcheux pour l'auteur d'avoir à lutter contre le chef-d'œuvre de la littérature persane. Mais en admirant les ouvrages du célèbre Sa'ady, les Orientaux ne refusent pas à ceux de Djamy l'estime qu'ils méritent.

Medjenoun est une imitation du conte persan de Djouiny, inséré dans

(1) C'est-à-dire *le séjour du printems.*

les *Asiatick miscellanyes*. Medjenoun passe dans l'Orient pour le modèle d'un amant parfait, sa bien-aimée appellée ordinairement *Léïla*, mais que notre auteur nomme *Zénaïb*, n'est pas moins fameuse par ses attraits que par sa chasteté. Leurs innocentes amours ont été chantées par les meilleurs poëtes arabes, turcs et persans. De bons Musulmans très-faciles à s'édifier, les ont spiritualisées : ils regardent l'histoire de Medjenoun comme un excellent *traité pratique* de l'amour divin (1).

Pour que l'on ne m'accuse pas de fixer trop long-tems l'esprit de mes

(1) Un poëte persan, très-licentieux, nommé Hafiz, a composé des odes et des chansons dans lesquelles il célebre le vin, les femmes, et quelquefois ses mignons. Certains dévots les regardent comme les élans d'une ame vers Dieu, et les récitent pour s'exciter à l'amour divin. Il ne s'agit que d'avoir l'esprit bien fait.

lecteurs sur des objets frivoles, j'ai rassemblé quelques maximes de Sa'ady, d'un fameux moraliste nommé Pend-Attâr, et de plusieurs autres auteurs arabes et persans; je les ai rédigées par chapitre afin de mettre plus d'ordre dans les idées. Malgré tous mes soins pour éviter les répétitions, je ne serais pas étonné que *le Moraliste oriental* contînt quelques maximes déjà connues, mais le cadre dans lequel je les ai enchassées leur donne une physionomie nouvelle.

Comme les plus belles maximes de morale ne tardent pas à devenir fatigantes à cause de leur sécheresse, j'ai cru devoir renfermer celles-ci dans des bornes très-étroites et reposer aussi-tôt l'esprit du lecteur sur un objet plus agréable. La Vie de Ferdoussy m'a paru assez piquante pour exciter quelque intérêt. Fâché de voir que nos meilleurs littérateurs ignoraient le nom même

de l'HOMÈRE de la Perse, j'essaie de leur en donner une faible idée. L'histoire de ce poëte, devait naturellement précéder l'analyse de ses ouvrages. Je me suis principalement attaché à celui auquel il doit toute sa renommée.

Sans prétendre justifier le choix de mes *extraits*, je prie seulement les personnes qui se donneront la peine de les lire, de se rappeller mes observations sur les traductions orientales. Elles verront alors combien l'exactitude à laquelle je me suis astreint autant que je l'ai pu, nuit à l'élégance du style et même au mérite du sujet. J'aurais bien désiré que la langue persane fut assez répandue parmi nous, pour réparer, en quelque sorte, la faiblesse de ma traduction en présentant à côté le texte même. Cependant je ne désespère pas qu'un jour, intimement persuadés de son importance, nos littérateurs ne l'étudient avec ardeur

et ne lui rendent l'hommage qu'elle mérite en la plaçant, ainsi que l'arabe, au nombre des langues savantes.

Je ne suis point assez présomptueux pour me flatter que cet ouvrage,ou ceux que je publierai par la suite, produisent jamais chez nous cette heureuse innovation; il me suffit d'avoir montré combien elle nous serait avantageuse c'est à des savans plus célèbres que moi, et plus dignes de l'être, qu'un pareil succès est réservé.

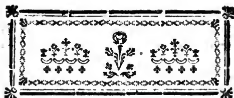


On trouve chez *Royez*, libraire, les livres suivans : sur *les Indes orientales et occidentales* : *Descriptions des Terres Magellaniques,* 1787, 2 vol. 3 liv. — de *S. Domingue*, 2 vol. in-8°. 7 liv. 10 s. — de *Cayenne*, avec beaucoup de figures d'animaux, d'oiseaux rares, etc. 2 vol. in-8°. 7 liv. 10 s. broc. *Recherches sur l'Amérique* par Scherer. in-8°. 3 liv. Les nouveaux *Genres des Plantes d'Amérique*, par le P. *Plumier*, 40 gravures, grand in-4°. 12 liv. Histoire du *Mexique*, — du *Pérou*, 4 vol. in-12, 12 liv. Lettres *d'un Fermier de Pensilvanie* à un Amériquain, (dans le genre du Cultivateur amériquain), in-12, 2 liv. Lettre *à l'abbé Raynal*, sur *l'approvisionnement des Colonies*, in-8°. 2 liv. 8 s. Suite, 2 part. 2 liv. Le *Négociant patriote*, avec une idée de notre commerce avec l'Amér. angl. in-8°. de 400 pages, 3 l. *Avis aux habitans des*

colonies, sur les maladies de ces climats, etc. par M. *La Fosse*, médecin correspondant de l'académie, etc. 1787, in-8°. 3 l. *Guerre de l'Amérique septentrionale* jusqu'à la paix, avec l'administration du Lort North, et le tableau des finances d'Angleterre, 2 vol. in-8°. 6 l. L'indépendance des Anglo-Amériquains, 1 l. 10 s. *L'Etat américain*, qui contient l'Etat civil, politique et commerçant de toute l'Amérique en 7 vol., 1780 à 1787, 21 l.; enfin, plusieurs autres descriptions particulières, Voyages, etc. *Etat du Bengale*, par M. *Bolz*, 2 vol. fig. br. 6 liv. *Mémoires sur l'etat de l'Inde*, par M. *Hastings* 1 vol in-8°. 2 liv. 8 s.

Ces deux ouvrages sont dignes de l'attention de tous les amateurs qui veulent connaître ce pays intéressant, sur-tout par rapport à la compagnie des Indes et au commerce des Anglais.

FABLES



FABLES PERSANES,

TIRÉES

DE BAHARISTAN DE DJAMY.



FABLE PREMIÈRE.

LE LOUP ET LE RENARD.

UN Loup et un Renard qui s'accordaient assez bien, firent société. Nos deux amis se promenant côte à côte, passèrent auprès d'un jardin enclos d'une haie d'épines et dont la porte était fermée. Ils en examinèrent si attentive-

ment les dehors qu'ils parvinrent à découvrir un trou. Le Renard le trouva très-grand pour son mince individu, et s'y glissa facilement; le Loup y entra, mais non sans quelques meurtrissures. Là s'offrirent des raisins de toutes espèces et des fruits de toutes couleurs. Le Renard mâdré mesurait son appétit sur la grandeur du trou, et s'observait de manière à être toujours en état de sortir.

Le Loup, vorace et insoucieux, mangeait de toutes ses forces. Tout à coup le Jardinier apperçoit nos larrons, et vole vers eux le bâton à la main.

Le Renard à la taille éfilée, s'esquive lestement par le trou; mais le Loup est arrêté par son large ventre. Le Jardinier l'atteint avec son bâton, et le frappe si fort que le pauvre animal, demi-mort, ne se sauva par le trou qu'en laissant quelques fragmens de ses poils et de sa peau.

Ne te tourmente point, ô mon ami! pour avoir de l'or; car un jour il faudra que tu deviennes pauvre. Après t'être engraissé de dons et de bienfaits, pourras-tu sortir de ce défilé? Pour moi je ne sais comment, avec cette corpulence, tu feras pour entrer par la porte de la mort.



FABLE II.

LA TORTUE ET LE SCORPION.

UN Scorpion muni de son venin naturel, l'aiguillon funeste caché dans son carquois, entreprit un voyage. Arrivé sur les bords d'un large fleuve, il fallut s'arrêter là; quoiqu'il lui fût impossible d'avancer, il ne voulait point cependant retourner sur ses pas. Une officieuse Tortue, témoin de son embarras, eut pitié du

triste voyageur. Elle le fit monter sur son dos ; s'étant mise dans l'eau, elle nageait tranquillement les yeux fixés sur l'autre bord. Tout à coup un bruit frappa son oreille, il semblait que le Scorpion lançait quelque chose sur sa coquille. Elle » demanda qu'est-ce que l'on entend ? » » Rien, dit l'animal venimeux ; c'est le » bruit de mon dard que je lance contre » ta coquille. Je sais combien cet effort » est inutile, mais que veux-tu ? mon » naturel l'emporte. » Notre amphybie au dos de pierre, dit alors en elle-même : » Certes, je ne saurais faire une plus » belle œuvre que de délivrer ce traître » de ses funestes habitudes, et de mettre » les bons à l'abri de ses méchancetés. » Aussi-tôt elle plongea et les flots entraînèrent son perfide compagnon. Il fut porté dans des endroits où personne, dit-on, n'avait été avant lui.

Tout protégé, qui dans ce séjour de

crimes et de discordes, se rend coupable à chaque instant de quelques fourberies, doit être submergé dans l'abyme de la destruction ; c'est le plus sûr moyen de corriger ses criminelles inclinations et de purger la société.



FABLE III.

LE RAT ET L'EPICIER.

UN Rat habitué depuis long-tems à la boutique d'un épicier, avait fait une ample provision de comestibles secs et de fruits verds ; il s'en nourrissait à gorge que veux-tu. L'Epicier voyait bien tous ces larcins et ne songeait point à les punir ; mais il reconnut enfin la vérité du proverbe : » Lorsque les gens » vils ont l'estomac plein, ils devien» nent hardis pour le mal ».

L'avidité de l'apprentif larron le rendít audacieux, il coupa la bourse du maître et porta dans son trou l'argent qu'il y trouva. Celui-ci mit bientôt la main dans son gousset et le sentit aussi vuide que celui d'un banqueroutier, ou que l'estomac d'un mendiant. Il vit bien que c'était un tour du Rat; pour lui, aussi adroit qu'un chat des plus expérimentés, il prend le voleur domestique, attache à sa pate un long file et le laisse aller à son trou. Il en connut bientôt la profondeur, et suivant le fil, il creusa jusqu'à ce qu'il parvint au logis du Rat. Il crut voir d'abord la boutique d'un changeur, l'or, l'argent, toutes les pièces de monnoies étaient jettées pêle-mêle; l'Epicier, transporté de joie, commença par reprendre son bien, et arrachant de sa retraite l'avare animal, il le livra aux griffes du chat qui se chargea de le punir comme il le méritait.

Tous les chagrins et tous les malheurs sont pour les amis du monde. Heureux l'homme modéré qui peut s'en délivrer ; le bien-être et la tranquillité ne se trouvent que dans la modération des désirs.



FABLE IV.

LE CHIEN ET LE RENARD.

UN Renard posté sur le bord d'un chemin, promenait à droite et à gauche ses regards attentifs, tout à coup il croit découvrir quelqu'objet dans l'éloignement, il approche et voit avec surprise un Loup énorme et un Chien qui, comme d'intimes amis, faisaient route ensemble et ne se témoignaient point la moindre méfiance. Aussi-tôt le Renard vole à leur rencontre, les salue et leur rend ses devoirs. « Dieu soit

» loué, s'écrie-t-il, implacables enne» mis, vous voilà donc réunis ! et cette » haine éternelle a fait place à une pure » et sincère amitié ; mais au moins » pourrais-je savoir la cause de cette inti» mité? qui a donc pu vous lier ainsi ? »

» C'est notre haine envers le Berger, ré» pondit le Chien. Depuis long-tems le » Loup et le Berger sont ennemis : main» tenant je suis mal avec ce dernier, et » voici pourquoi. Ce Loup avec qui tu me » vois aujourd'hui, parce que nous avons » tous deux le même sort, vint fondre » hier sur mon troupeau et emporta un » mouton ; pour moi, selon ma cou» tume, je me mis à sa poursuite afin » de lui arracher sa proie, mais je ne » pus l'atteindre ; à mon retour, le » Berger furieux saisit un bâton et m'en » frappa ; aussi-tôt j'ai rompu avec lui » pour rechercher la société de son an» cien ennemi. »

Ménage ton ennemi de peur qu'il ne t'égorge avec le glaive du ressentiment; et ne t'attire point la haine de tes amis, car ils pourraient se lier avec tes adversaires.



FABLE V.

Le Chameau et le Buisson.

Un Chameau paissait dans un désert et broutait les chardons et les orties. Il vint auprès d'un buisson aussi épais que la chevelure d'une jeune fille, frais et agréable comme les joues d'un adolescent. Lorsqu'il allongeait le col pour en goûter, il apperçut un énorme serpent qui, roulé comme un anneau, s'était blotti au fond de ce buisson; il recula promptement en détournant la tête, et son envie se passa. Le Buisson

s'imagina que ce mouvement était l'effet de la crainte inspirée par la vue de ses épines ; le Chameau, piqué d'une telle vanité, lui dit : » Ne vois-tu pas que » c'est le serpent caché sous ton feuil» lage qui m'en impose, et non pas l'offi» cieux qui lui prête un asyle, je crains » plus le dard d'un serpent que toutes les » épines des buissons. Rends graces à » l'hôte redoutable qui s'est retiré chez » toi, sans lui je ne ferais qu'une bou» chée de ton corps. »

Rien d'étonnant que l'homme brave craigne les méchans ; ce n'est ni leur force ni leur courage, mais leur perfidie qui les rend redoutables. A coup sûr celui qui ne veut point mettre le pied sur la cendre, craint le feu qu'elle recèle.





FABLE VI.

LE CHIEN ET LE MORCEAU DE PAIN.

UN Chien tourmenté par la faim faisait la sentinelle à la porte d'une ville, il vit un morceau de pain qui, en roulant, sortait de la ville et dirigeait sa course vers les déserts. Le Chien se mit à le poursuivre, et tout en courant il s'écriait : » O soutien du corps, force » des voyageurs, objet de mes désirs, » douce tranquillité de l'ame, de quel » côté tournes-tu tes pas ; où vas-tu ? » Dans ce désert, répondit le morceau » de pain ; avec les loups et les léo- » pards mes amis, et je me dispose à » leur rendre visite (*).

(*) Le texte persan porte : » j'ai mis l'*hiram* de » leurs visites ». L'*hiram* est une draperie en forme de voile que les Arabes portent sur l'épaule quand ils

» Tes beaux discours ne m'effraient
» point, répond le Chien, je te pour-
» suivrais jusque dans la gueule du cro-
» codile et sous la dent du lion. — Je
» suis du nombre de ceux qui, pendant
» toute leur vie, ne cessent d'avoir du
» goût et de soupirer pour toi. Tu ferais
» le tour du monde, que je ne cesse-
» rais de te désirer et de te poursuivre. »

Ceux qui n'ont que le pain pour tout aliment, s'abaisseraient, pour en avoir, aux services les plus vils ; quand on les accablerait d'opprobres et de coups, semblables au chien affamé, ils n'abandonneraient point leur proie.

---

vont en visite. Ils le mettent sur leur tête en entrant dans la maison ; ils le plient et le placent sous eux quand ils s'asseyent. Cet habit de cérémonie ressemble beaucoup au *chal* des Indiens et des Persans.



FABLE VII.

La Grenouille et le Poisson.

Une Grenouille désespérée de n'avoir plus de compagne, s'était assise sur le bord d'un fleuve, et promenait ses regards de tous côtés. Elle fut bientôt consolée de cette perte ; car elle apperçut dans l'eau un Poisson qui courait comme un torrent ; on croyait voir une lame d'argent qui coupait le satin des eaux. Il ressemblait à une pleine lune qui erre à droite et à gauche. La Grenouille en le voyant, forma le dessein de s'unir avec lui. Elle commença par raconter l'histoire de son veuvage ; et lui demanda permission de vivre dans sa société. Le Poisson lui répliqua : » Pour faire so-
» ciété, ne faut-il pas une certaine con-
» venance? Aucune société ne peut exis-

» ter sans quelques rapports. Eh bien! » quel rapport se trouve-t-il entre vous » et moi? Mon habitation est au fond » des eaux, et vous demeurez sur le ri» vage; je suis silentieux, et votre lan» gue est toujours en mouvement. Votre » figure hideuse est un bouclier contre » les malheurs; il suffit de vous voir » pour ne pas désirer de vous posséder. » Ma beauté est pour moi une source » éternelle de craintes et de dangers; » quiconque me voit, ne songe qu'à » me prendre, l'oiseau plane dans l'air » pour me contempler et m'enlever, les » bêtes des déserts me désirent, les Chas» seurs, tantôt semblables au filet, em» ployent cent yeux à ma recherche, » tantôt le dos courbé comme le pouce » d'un archer, il s'occupent entièrement » de ma perte ». En parlant ainsi, le Poisson regagna le fond des eaux, et laissa la Grenouille sur le bord.

Ne te lie pas avec un homme qui n'est pas de ton état; l'égalité est le plus fort lien de l'amitié : rassembler sans discernement, différens états incompatibles, c'est comme si tu voulais mêler de l'huile avec de l'eau, ou du sucre avec du lait.



FABLE VIII.

La Colombe.

On demandait un jour à la Colombe : » pourquoi donc n'as-tu jamais plus de » deux petits, et n'en donnes-tu pas un » aussi grand nombre que la poule ? » C'est notre sein, répondit la Colombe, qui nourrit nos petits; mais ceux » de la poule trouvent leur pâture dans » le fumier et sur les chemins. Une mère » ne peut nourrir plus de deux enfans :

» mais un fumier fournira des alimens » pour mille poussins.

Si tu veux que ton bien soit entièrement à toi, n'augmente pas trop ton domaine; apprends que dans le logis étroit du monde, l'on ne peut avoir des richesses, à la fois, considérables et légitimes.



FABLE IX.

LE MOINEAU.

UN Moineau abandonna la maison de ses pères, et en bâtit une autre auprès du nid d'une Cigogne. » On lui demanda quel rapport se trouve-t-il entre un petit corps tel que le tien, et » ce gros oiseau, pour t'établir avec lui » sous le même ombrage ». Le Moineau répondit: » Je sais qu'il n'y en a point, » mais je ne puis régler ma conduite » d'après

» d'après mes connaissances; car j'avais,
» non loin de moi, un serpent auquel
» les petits que je fais chaque année,
» et que je nourris de mon sang, ser-
» vaient de pâture. Il ne manquait pas
» de fondre chez moi, et j'avais la dou-
» leur de voir ma progéniture passer
» sous sa dent. Cette année j'ai pris le
» parti de fuir, et de venir me réfugier
» sous la robe de ce grand, dans l'es-
» pérance qu'il embrasserait ma défense.
» Tous les ans le serpent ne manquait
» pas de faire un régal de mes enfans;
» maintenant les siens pourront en ser-
» vir à la Cigogne ».

Un Renard qui habite le bois d'un Lion est en sûreté contre la dent et les griffes des Loups.

On ne craint point les caprices du peuple quand on vit dans le voisinage des Grands.



FABLE X.

LE CHIEN.

ON disait à un Chien » pourquoi ne
» veux-tu point que les pauvres appro-
» chent de la maison que tu habites ?
» Tu ne peux même les voir passer de-
» vant ta porte. Je hais, répondit le
» Chien, l'avarice et l'avidité : ma mo-
» dération et ma frugalité sont con-
» nues, un morceau de pain ou un os
» me suffit; mais le pauvre demande sans
» cesse ; il crie famine et n'est jamais
» content. Il a dans son sac de la nour-
» riture pour une semaine, et il de-
» mande encore de quoi subsister pen-
» dant une nuit. Sa besace est pleine,
» et il ne cesse pas néanmoins de porter
» à la main le bâton de la mendicité. »
Le contentement ne se trouve ni

dans l'ambition ni dans l'avarice. L'homme modéré n'éprouve point ces passions.

Un cœur assez généreux pour connaître la modération, ne se laisse point dominer par le désir des richesses. Son contentement intérieur fait disparaître l'avarice; et la cupidité insatiable abandonne la partie.



FABLE XI.

LE JEUNE RENARD.

UN jeune Renard disait à sa mère : » Enseigne-moi quelque ruse pour me » débarrasser du chien quand je serai » aux prises avec lui. Laissons-là les » ruses, répondit la mère, le plus sûr, » crois-moi, c'est de rester coi dans » ton logis, de manière que tu ne voie

» pas le chien et que le chien ne puisse
» t'appercevoir. »

Quand tu auras quelque différent avec un homme méprisable, ne va pas employer contre lui les supercheries et les ruses : tu pourrais en trouver mille ; mais le plus prudent parti, est de n'entretenir avec lui ni amitié ni guerre.





FABLE XII.

LE FRELON.

UN Frelon fondit un jour sur une abeille, pour s'en repaître. Celle-ci se mit à supplier son ennemi : » Vous » avez du miel, de la cire, com» ment pouvez-vous quitter ces deux » alimens pour moi, et me faire l'hon» neur de me donner la préférence ? Si » c'est là un rayon de miel, répliqua » le Frelon, c'est toi qui l'as fait, et » cette cire vient encore de toi. »

L'homme curieux de connaître la vérité ne s'arrête point à de simples nouvelles, il va droit à l'origine, et quand il apperçoit un effet dont la cause est obscure, il se met aussi-tôt à la chercher.





FABLE XIII.

LA FOURMI.

Une Fourmi déployant toutes ses forces, portait dix sauterelles, quelqu'un qui la regardait avec étonnement, s'écria : » Voyez donc cette Fourmi qui, » avec un aussi petit corps, porte ce » fardeau. » La Fourmi qui l'entendait se mit à rire, » l'homme, répondit-elle, » se sert moins de la force de son corps, » que de la vigueur de son courage, et » de la fermeté de sa résolution. »

S'il se trouve un fardeau terrible que personne ne puisse porter, arme-toi de courage. La force de ta résolution te suffira pour le soutenir.



FABLE XIV.

LE CHAMEAU.

UN Chameau, le pied lié avec une entrave, paissait dans un désert. Un rat qui le vit sans gardien, résolut de prendre la lesse et de conduire le Chameau dans son trou. Comme le Chameau est naturellement docile, et ne se rebelle jamais, il suivit son conducteur; arrivé à la porte du logis, elle se trouva bien trop étroite. » Insensé, lui dit le Chameau, qu'as-tu fait; ne voyais-tu pas » que mon corps est trop gros et la » maison trop petite? L'un ne diminuera » jamais, l'autre ne pourra s'élargir. » Comment veux-tu donc faire société » avec moi »?

Comment pourras-tu entrer dans la route de l'éternité, ayant la tête pleine

d'idées ambitieuses et chargée comme le dos d'un chameau. Diminue un peu cette masse, car le tombeau est trop étroit pour la contenir.



FABLE XV.

LE TAUREAU.

UN Taureau, le chef de son troupeau, s'était fait un nom par la force de ses cornes; un loup venait-il se présenter, bientôt notre Taureau lui donnait la chasse. Mais un jour il eut le malheur de perdre ses superbes défenses. Après cette infortune, dès qu'il voyait un loup, il se mettait sous la protection des autres Taureaux. Comme on lui en demandait la cause, il fit cette réponse :

» Depuis que j'ai perdu mes cornes,

» mon ardeur guerrière est entièrement » éteinte ; car, suivant un vieux prover- » be : *dans le jour du combat, ce sont* » *les lances qui frappent et les hommes* » *qui agissent* ».





FABLE XVI.

LE CHAMEAU ET L'ANE.

UN Chameau faisait route avec un Ane; arrivés sur le bord d'un fleuve, le Chameau fut le premier à se mettre à l'eau; comme il n'en avait que jusqu'au ventre, il appella son compagnon en criant: » Suis-moi, l'eau mouille » à peine mes flancs ». Je le crois » bien, dit le sage porteur de deux lon» gues oreilles; mais entre nous deux » la différence est grande, et si l'eau » ne va que jusqu'à ton ventre, elle » pourrait bien me passer sur le dos ».

Mon frère, personne ne te connais mieux que toi-même; ne t'estime pas au-delà de ta valeur, ce serait manquer d'esprit; apprens à t'apprécier, et garde-toi de franchir tes limites.



FABLE XVII.

Le Paon, la Corneille et la Tortue.

Un Paon et une Corneille se rencontrèrent dans un jardin. La conversation roula sur leurs beautés et sur leurs défauts; le Paon dit à la Corneille: » Cette » botte rouge qui orne votre pied irait » parfaitement avec ma robe de satin » chamarrée d'or; car au moment où » nous sommes sortis de la nuit obcure » du néant pour voir le jour de l'existence, je me suis trompé en mettant » mes bottes; j'ai pris les bottes de chagrin noir, et je vous ai laissé les miennes qui étaient d'une belle peau écarlate ». Au contraire, répartit la Corneille, s'il y a eu de l'erreur dans » notre habillement c'est de ma part;

» votre costume m'appartient excepté » les bottes, car celles que je porte » sont à moi. Au milieu de notre as- » soupissement nous avons changé de » robes ». Pendant cette dispute une Tortue s'approcha, et entendit tout ce qu'ils disaient; enfin elle leva la tête et leur adressa la parole. » Mes bons amis, » vous avez de l'esprit, mais il ne pa- » raît pas dans cette querelle. Depuis » une bonne heure vous vous disputez; » eh! ignorez-vous que Dieu n'a » pas tout donné à la même personne; » l'on ne peut posséder, à la fois, » tous les avantages; aucun homme n'est » doué exclusivement de qualités par- » ticulières, refusées à tous les autres; » et celles qui se trouvent dans l'un, » peuvent également se trouver dans » l'autre. Chacun doit être content de » ce qu'il possède, et ne rien envier à » ses semblables ».

Le sage n'a jamais porté le fardeau de la jalousie ; imite son exemple : l'envie et l'avarice causent mille maux, renonce à ces vices pour en éviter les suites.





FABLE XVIII.

LE RENARD ET L'HYENE.

UN Renard venait d'être pris par une Hyene, elle le serrait entre ses griffes, et allait lui enfoncer dans le corps une dent vorace lorsque le malheureux captif se mit à crier : » Lion invincible ! » tigre fort et redoutable ! faites grace » à un être faible et débile ; rendez la » liberté à mes pieds agiles. Vous voyez » mon chétif individu, je n'ai que la » peau collée sur les os. En me mangeant, » croyez-vous bien vous régaler ; de » quelle utilité vous sera le mal que » vous me ferez » ? Tous ces beaux discours ne servaient à rien ; le pauvre Renard qui s'en apperçut, ajouta aussitôt : » rappellez-vous au moins les obli- » gations dont vous m'êtes redevable ;

» vous m'avez demandé plusieurs ser-
» vices, et je vous les ai rendus volon-
» tiers ». L'Hyene entendant ces discours, ne put modérer son indignation; elle ouvrit la gueule pour lui demander qu'est-ce que signifiaient ces impertinences; quand, et où s'était passée l'histoire dont il parlait. Elle desserra les dents, et le Renard profita de cette occasion pour se sauver.

Quand les discours honnêtes ne peuvent t'arracher des mains de tes ennemis, il faut avoir recours aux reproches Si une serrure ne peut s'ouvrir avec la clef, prens une pierre pour la casser.





FABLE XIX.

LE CHAGAL ET LE COQ.

UN Chagal prit un Coq enseveli dans le sommeil; celui-ci se mit à pousser des cris en disant : » Je suis l'ami de » ceux qui font leur cour à l'aurore, » et je réveille les dormeurs ; faites-moi » grace, je vous prie, abstenez-vous » de verser le sang d'un innocent. Pour- » quoi me faites-vous la guerre sans le » plus léger grief, je ne vous ai jamais » fait aucun mal ». Je n'ai pas de bon- » nes raisons pour t'ôter la vie, répon- » dit le Chagal, mais je n'ai pas envie » de renoncer à mon entreprise; per- » sonne ne m'a conseillé, c'est moi- » même qui t'ai choisi. Je ne puis te » faire ici d'autre grace que de te tuer » d'un seul coup, ou de te manger

» morceau

» morceau à morceau : tu n'as qu'à dire » ce qui te plaira davantage ».

Employe la précaution et la prudence pour écarter les malheurs loin de toi. Mais si un homme mal intentionné et méchant fond sur toi, ne crois pas te sauver par les supplications ; au contraire ; il n'en deviendra que plus audacieux à commettre le crime.





FABLE XX.

LA FOURMI ET LE MOINEAU.

ON lit dans les proverbes des Indiens, qu'une Fourmi employait toutes ses forces à transporter un monceau de terre capable d'effrayer un homme ; un moineau qui passait par là, vit ce corps faible et débile qui se démenait et qui travaillait de tous ses membres ; enfin, ellè paraissait bien empressée à transporter la terre. Le Moineau lui adressa la parole. » Pauvre individu, lui dit-il, » qu'as-tu entrepris ? Quel est ton des- » sein ? Dans quel travail t'es-tu en- » gagée » ? J'avais envie, répondit la » Fourmi, de me lier avec quelqu'un » de mon espèce ; comme je demandais » cette grace, on m'a répondu : si tu » désires de faire notre société, com-

» mence par travailler, transporte ce » monceau de terre; aussi-tôt je me » suis mise à l'ouvrage pour remplir les » conditions, et je vais toujours en » avant — Cette entreprise surpasse tes » forces, c'est un arc que ton bras ne » pourra pas tendre ». Qu'importe, dit » la Fourmi, j'ai toujours commencé » l'ouvrage, et j'y donne tous mes soins » et toute mon attention; si je réussis, » j'aurai rempli mon dessein; si je n'ai » pas ce bonheur, au moins je serai » excusable ».

Je réussirai par le travail. Il n'y a pas d'homme qui ne doive travailler; si j'arrive à mon but, je suis délivré des peines et des inquiétudes; si mes espérances sont frustrées, au moins l'on m'aura obligation de ma bonne volonté, l'on m'excusera. Adieu.





FABLE XXI.

Tirée d'un Ouvrage de Sa'adi, intitulé le BOUSTAN, *ou le* JARDIN.

LA GOUTTE D'EAU.

UNE Goutte d'Eau tomba des nuages et fut couverte de confusion en contemplant la vaste étendue des mers. » Où suis-je, dit-elle ? Qu'est-ce que la » mer ? Et que suis-je moi-même ? Si » tout cela existe, est-il bien vrai que » j'existe aussi » ? Tandis qu'elle s'examinait avec dedain, une coquille à perle la prit et la conserva. Le destin voulut que cette faible goutte d'Eau devint le plus précieux joyau des Rois. Elle trouva son élévation dans son abaissement, et elle passa du néant à la lumière.



MEDJENOUN,

OU

LE FOU PAR AMOUR.

CONTE ORIENTAL

Imité de Djouini.

(*) UN matin, je tournais au coin de la grande rue qui conduit à la Mosquée d'Arrachid, lorsqu'un jeune homme fixa tout-à-coup mon attention. Je le vis dans une attitude qui exprimait à la fois les plus cuisans chagrins et la dévotion la plus tendre.

(*) La scène se passe à Bagdad, où le fameux Khalife *Haroun* Arrachid (le juste) avait fait bâtir une Mosquée qui portait son nom.

Ses mains étaient jointes sur sa poitrine qui palpitait; elle paraissait agitée par quelque violente émotion de l'ame. Les nerfs comprimés et les muscles tendus de ses bras allongés, se distinguaient sans peine à travers le tissu délicat d'une veste de mousseline. Ils indiquaient assez que leur action était violente, pour ne pas dire convulsive..

Sa tête négligemment couverte d'un large turban superbement brodé, était renversée en arrière, et le sang lui montant au visage, donnait encore plus d'expression à sa douleur; ses yeux immobiles semblaient attachés à la voûte du firmament; ses lèvres tremblantes remuaient avec vîtesse; son genou gauche, très-plié, menaçait de fléchir sous le poids inégal de son corps, dont la jambe droite ne soutenait pas la moindre partie. Cette dernière était tendue en arrière dans toute sa longueur, et

la pointe du pied touchait à peine la terre.

Pour prévenir sa chûte, je le saisis dans mes bras avant qu'il m'eut apperçu. La vivacité de l'action acheva d'accabler ses sens déjà fatigués, et l'infortuné s'évanouit.

Aussi-tôt je le couchai avec précaution sur ma robe que je venais d'étendre par terre, et m'étant assis à sa tête, je me mis à lui frotter les tempes; il commença bientôt à respirer et reprit connaissance. Ses longs yeux noirs exprimèrent en s'ouvrant un désespoir mêlé de ressentiment; à sa fureur succéda le calme de la langueur. Jusqu'alors je ne m'étais point encore apperçu que son corps était maigre et son visage décharné; pendant son espèce d'agonie, ses traits bouffis et ses veines gonflées, produisaient à l'extérieur un effet bien différent de la réalité. Un soupir profond

et un effort pour prononcer le nom d'*Allah* qui expira sur ses lèvres à la première syllabe, m'engagèrent à porter le baume de la consolation sur les blessures de son ame.

» Dieu est aussi miséricordieux que » puissant, lui dis-je avec douceur, il » n'abandonne pas le pécheur même qui » place en lui sa confiance ».

» Je fus plus malheureux que coupa- » ble, répondit le jeune homme, d'une » voix languissante ».

Sa tête retomba sur sa poitrine, et ses lèvres livides demeurèrent immobiles.

Je le soutins de nouveau, ses souffrances me déchirèrent le cœur, et pour un moment les larmes de la compassion obscursirent ma vue. Il s'appercevait bien de mon attendrissement et faisait tous ses efforts pour proférer une parole, son œil assez vif annoncait un contentement intérieur. » Vénérable Cheikh,

» le bien-aimé de Dieu et de son Pro-
» phète; vieillard généreux! qu'à son
» déclin ta vie soit heureuse » !

» Cela est impossible, lui dis-je, d'un
» air qui annonçait combien son état
» me touchait, à moins que tu ne con-
» sentes à me déclarer la cause de ton
» malheur, pour que je puisse y appli-
» quer quelque remède.

» Il n'y en a point, répondit-il, en
» poussant du fond de son cœur un
» soupir que je crus sortir du mien ».
— » Mon fils, que ton chagrin ne te
» porte ni à l'impiété ni au désespoir ».
» Non, mais il me conduira au tom-
» beau, reprit-il, d'un air ferme et
» d'une voix assurée ».

L'accent qu'il mit à ces derniers mots, montrait assez que son désespoir ne pouvait se calmer ni par la raison, ni par la religion; je résolus de tenter le langage de la nature et de la sympathie.

» Hélas! pourquoi faut-il qu'un cœur
» si tendre et si bon soit en butte aux
» traits funestes de la fortune. Ton
» chagrin est sans doute bien grand,
» puisqu'il ne peut finir qu'au tombeau ».

» Il est tel que j'y succombe, dit le
» jeune infortuné, en poussant un sou-
» pir encore plus fort que le premier »;
alors il fit un mouvement pour se lever,
je l'aidai en lui demandant la permission
de l'accompagner jusqu'à sa demeure.
» Vous n'êtes point disposé à m'accom-
» pagner, répliqua-t-il d'un air mysté-
» rieux ».

— » Quelle prière plus efficace et
» plus agréable à Dieu que l'observa-
» tion des devoirs sacrés de l'humanité.
» Oui, j'allais à la Mosquée, mais je
» ne poursuivrai pas mon chemin, laisse-
« moi te conduire à ta demeure, accorde-
» moi cette grace ».

» Dieu m'en garde, dit-il, toujours

d'un air de mystère ». Alors prenant l'autre côté de la rue, il se mit à marcher : après quelques pas il se retourna, et me voyant à la même place où il m'avait laissé, il me fit signe de la main, avec une grace inexprimable, de ne point le suivre ni l'observer.

J'obéis, et j'allai à la sainte Mosquée d'Arrachid. En marchant, je réfléchissais sur l'infortune de ce triste jeune homme, et j'offris pour lui, au Très-Haut et à son Prophète, des prières sincères et ferventes.

Le lendemain matin, au même endroit, je retrouvai cet enfant du malheur, mais son attitude et son extérieur étaient bien changés.

Il avait sur sa tête un bonnet du plus fin lin de Damas ; le bout qui tombait sur ses oreilles, était orné d'une broderie aussi riche qu'élégante. Sa veste, d'une étoffe précieuse, n'était point serrée,

et à son cou pendait une guirlande des plus belles fleurs de la saison. Cette guirlande serpentait sur sa poitrine; il avait un caleçon de la plus belle soie du Caire, et une étoffe d'or enveloppait ses jambes; dans sa main droite il tenait uue pomme aussi fraîche que les joues d'une jolie Circassienne, il ne se lassait point de la sentir; ses yeux brillaient d'un doux éclat, sa contenance était gaie, il sautait comme un jeune faon, balançait sa tête comme une belle, et aveç tant de graces, que je croyais, pour ainsi dire, m'être trompé sur le sexe.

» Dieu soit loué, m'écriai-je, mes » prières n'ont pas été inutiles ».

— Mais hélas! je me trompais.

En m'approchant de ce fils de l'affliction, je le saluai d'un air de joie et de curiosité, je le félioitai sur son heureux changement. — » Le ver de la douleur ne

» rongera plus le cœur de mon jeune
» ami ».

Il laisse tomber ses bras et penche sa tête, bientôt il la relève, croise ses bras sur sa poitrine, pendant quelques minutes il me regarde fixement, ensuite il paraît confus, il promène ses yeux derrière lui et les tourne encore vers moi, enfin sa tête retombe sur son sein.

Alors je fus plus affecté que jamais; à peine pouvais-je proférer un seul mot de consolation.

« Hélas! lui dis-je tristement, en
» vous voyant d'abord je me livrais à
» la douce satisfaction de vous croire
» plus heureux qu'à notre dernier en-
» tretien ».

Aussi-tôt il m'observa avec inquiétude et surprise. Croyant qu'il m'avait oublié, je lui rappellai notre entrevue de la veille.

Il sourit, s'inclina, et tirant une fleur

de sa guirlande, il me l'offrit avec affection et respect.

Je voyais bien dans cette action des symptômes d'un amour malheureux et sans espoir ; je lui demandai où il avait eu cette belle fleur, afin de l'engager à parler.

— « Je l'ai cueillie malgré la vigilance » d'un jardinier jaloux. Ah! cruel jardinier! vous avez planté autour de » votre parterre une haie d'épines qui » m'a couvert de blessures, voyez, regardez mon cœur, le sang n'en coule-» t-il pas de toutes parts. J'ai reçu toutes ces blessures en me débattant au » milieu des ronces qui environnent » le jardin que mon ame chérit. Semblable au rossignol, je suis idolâtre » de la rose, et cette charmante fleur » des bosquets d'Irem (1) ne rejette

(1) Jardin ou bosquets fabuleux souvent célébrés par les Poëtes orientaux; c'est dans ce séjour en-

» point mon tendre amour, mais l'impitoyable jardinier m'en refuse l'entrée : » autrefois il eut quelque indulgence » pour mon innocente passion. Un étranger est venu, il a vu ma rose favorite, il s'en est épris, et il a offert » une somme considérable en or et en » pierreries. Le jardinier mercénaire s'est » laissé prendre à l'appât du gain. Oh » vile! oh avare jardinier! quand j'aurais les richeses de Karroun (1) elles » t'appartiendraient, mais je ne voudrais point qu'elles fussent le prix » de ma rose chérie, ce serait faire injure à ma tendresse. Placées dans la » balance avec les charmes de ma bien-aimée, toutes les richesses du monde » sont aussi légères que la plume.

chanté que l'on place les amours du rossignol et de la roses, auxquels Medjenoun fait ici allusion en parlant de lui-même.

(1) On suppose que Karroun est ici le même que Korah ou Coré de l'Ecriture.

» Je n'irai plus chercher le rossignol » solitaire au fond des mystérieux bos- » quets, je ne serai plus son compa- » gnon d'affliction; nous allons suc- » comber tous deux opprimés par un » même tyran ».

Dans ce discours imterrompu, le jeune homme me découvrit la cause de sa violente angoisse, mes joues furent baignées de larmes, et son sort m'intéressa vivement; je désespérais de pouvoir le calmer et le soulager; cependant je ne voulais point en négliger les moyens.

Je le suppliai donc de me dire s'il serait encore tems de négocier auprès du jardinier dont il se plaignait, lui promettant que j'irais sur l'heure intercéder pour lui.

« J'ai quelque autorité et beaucoup » de crédit dans cette ville, je m'en » servirai pour t'obtenir l'objet de tes

» desirs.

» désirs. Dis-moi, mon enfant, qui » es-tu? comment se nomme ce mortel » injuste et insensible, qui, après avoir » encouragé ton pur et légitime amour, » ne se fait pas un scrupule de te re» pousser.

— » Généreux Etranger, que le ciel » te récompense de tes bonnes inten» tions! qu'il me pardonne, ainsi que » toi, les incivilités dont je me suis » sans doute rendu coupable à ton » égard. Je crains bien d'avoir agi ou » parlé avec une extravagance qui tou» che à la folie; mais, hélas! mes cha» grins sont si cuisans, la douleur qui » presse mon ame est si pesante!

— » Les plaintes ordinaires ne con» viennent pas à mes maux; aucun dis» cours raisonnable ou suivi n'est ca» pable de les exprimer.

— » L'homme doué de la plus lé» gère sensibilité n'aurait pas besoin

» pour être touché, d'entendre votre
» justification, mais vous m'avez dé-
» solé sans me satisfaire. Les maladies
» du cœur jettent souvent le désordre
» dans la tête. Des bisarreries dans le
» maintien, de l'originalité dans les ma-
» nières, quand elles ont une telle cause,
» ne peuvent blesser ni l'austérité de
» la religion, ni la sévérité de la mo-
» rale.

— » Hélas ! noble et généreux vieil-
» lard, il serait inutile de vous apprendre
» qui je suis et quel est l'auteur de ma
» misère. Je suis un infortuné dont les
» souffrances ne peuvent être adoucies,
» dont la maladie est incurable, dont
» la douleur va bientôt terminer les
» jours. Aucun crédit, aucun pouvoir
» ne me rendront ce que j'ai perdu pour
» toujours..... J'ai perdu, monarques
» de la terre, un joyau plus précieux
» qu'aucun de tous ceux qui enrichis-

» sent vos couronnes, et je ne changerais point le désespoir qui me consume pour l'empire de Perse. — Le plaisir de régner ne fait qu'effleurer l'ame et n'est pas digne d'entrer en comparaison avec les dernières douleurs d'un amant chéri quoique malheureux. Ma maîtresse, agrée mes sentimens, la force et la tyrannie n'ont rien changé à son inclination. Son cœur est à moi quoique sa personne appartienne à mon rival. Ah! qu'ai-je dit? juste ciel, se peut-il que tu ne venges point une telle injure? Elle crie vengeance; j'armerai cette main de la mort, je porterai avec moi la terreur, et je veux que la joie de mes ennemis finisse avec la vie du triste et du malheureux Medjenoun (1) ».

(1) Medjenoun signifie en arabe, *insensé.*

Il prononça ces derniers mots avec véhémence, sans daigner satisfaire à ma question, la rage étincelait dans ses yeux, et chacun de ses traits était empreint de la violente agitation de son ame. J'aurais fait de vains efforts pour le retenir, aussi léger qu'un coursier d'Arabie, en un moment il disparut.

Je me rappellai alors ce que j'avais appris des amours contrariés de Medjenoun et de Zenaïb (1).

Tamai (2), pere de la jeune fille, avait long-tems favorisé leur mutuel attachement. Mais Aghiar (3), seigneur de la cour du Khalife, captivé par les charmes de Zenaïb, la demanda en mariage. Le pere, homme ambitieux, se trouva très-honoré de contracter une

(1) *Zenaïb* peut se traduire *belle.*

(2) *Tamai*, avide ou ambitieux.

(3) *Aghiar*, rival.

alliance avec un seigneur de la première distinction, et n'hésita point à donner son consentement. Il n'eut aucun scrupule de violer les engagemens sacrés qu'il avait pris pour l'union des amans; la belle Zenaïb ne put rien obtenir ni par ses prières ni par ses larmes; les plaintes et les menaces du malheureux Medjenoun furent également vaines. Les parens du jeune homme firent d'inutiles démarches auprès du Khalife pour qu'il interposât son autorité dans cette affaire; mais toutes les avenues étaient occupées par les amis d'Aghiar, qui avait lui-même une influence considérable, et un très-grand crédit. L'heure fixée pour la célébration des nôces était arrivée, le lâche Aghiar allait s'unir avec la belle et infortunée Zenaïb, et le moindre rayon d'espérance ne brillait plus pour l'ame mélancolique du triste Medjenoun. Hélas!

qu'il est digne de pitié, et combien il a peu de consolation !

Le jour suivant je rencontrai ce jeune homme à la même heure et au même endroit; il tenait dans sa main droite la même pomme que j'avais vue la veille, mais qui avait perdu sa fraîcheur et son parfum, elle était alors èche et flétrie : à son col pendait la même guirlande de fleurs toutes fanées. Il était accompagné d'un jeune esclave dont le maintien annonçait la plus profonde affliction. Les yeux mouillés de larmes, il suppliait instamment son maître défaillant de retourner chez lui. — « J'y vais, Mekboul », répondit Medjenoun d'une voix faible et altérée; en même-tems il leva languissamment la tête, et tout-à-coup m'appercevant, il ajouta vivement: « Oui, mon saint et vieil ami, » oui, je vais à ma maison. — Jeune » infortuné! où est-elle ta maison » ?

Levant avec peine sa main droite, il me montra le ciel du bout du doigt, et ses yeux suivaient le mouvement de sa main. — « Voilà la maison où je me » retirerai, j'en suis venu, et je vais » maintenant y retourner ». Sa tête retomba sur sa poitrine, les larmes qui roulaient dans les yeux de Mekboul s'échappèrent, ses joues en furent inondées, et elles coulèrent comme un torrent.

Jamais, oh non jamais mon ame n'éprouva une telle angoisse. Je ne savais en quels termes parler à l'infortuné, les discours de la philosophie et de la religion auraient été égalcment inutiles et déplacés. Ma peine et ma compassion ne pouvaient s'exprimer dans aucun langage. Je mêlai mes larmes à celles du sensible et tendre Mekboul, et comme lui, je concentrai ma douleur dans le silence.

Les genoux de Medjenoun plièrent

sous lui ; Mekboul, ce fidele esclave, essaya de soutenir son maître chéri, mais son secours fut inutile ; Medjenoun tomba par terre, il tomba pour ne plus se relever. —

Avec lui tombèrent sa guirlande fanée, sa pomme flétrie. — Emblèmes frappans de sa déplorable destinée.

A genoux auprès de lui, Mekboul et moi, nous le soutenions sur son séant. L'honnête esclave me remerciait par un regard qui n'avait pas besoin d'interprétation.

Les yeux du déplorable Medjenoun devenaient fixes, une sueur froide se répandait sur son front, son pouls était insensible, et l'on voyait la main de la mort appésantie sur lui.

« Mekboul, dit-il d'une voix basse et distincte » mes souffrances sont à » leur fin ». Et se tournant vers moi d'un air de désespoir, qui fit sur mon

ame une impression ineffaçable; « res-
» pectable père, prie pour l'ame du
» malheureux Medjenoun, ah ! prie
» aussi pour le bonheur futur de mon
» adorable Zenaïb ».

A peine eut-il prononcé la dernière syllabe du nom de sa bien-aimée que son ame s'échappa dans un soupir qui sortit du fond de son cœur.

« Inexorable Tamai », s'écria le sensible Mekboul dans un transport de douleur.

« Cruel et lâche Aghiar », dis-je avec le même sentiment de chagrin et d'indignation.

« Cher, aimable et malheureux jeune
» homme », murmura doucement le tendre Mekboul; car ses pleurs et ses soupirs étouffaient sa voix.

« Infortunée, inconsolable Zenaïb », ajoutai-je en baignant de mes larmes les joues pâles et froides de son amant.

Mekboul acheta un cercueil, on mit le corps dans sa dernière demeure. Les amis du mort s'étant assemblés, il fut conduit à la sépulture de ses parens avec les cérémonies prescrites par notre sainte religion.

La belle Zenaïb, apprenant le sort de Medjenoun son bien-aimé, ne lui survécut que deux jours. Ses nôces avec le vile Aghiar avaient été célébrées, mais son inconsolable affliction n'avait pas permis à cet époux d'approcher de sa personne.

L'avare Tamai suivit bientôt sa fille, désespéré de voir son ambition et son avidité frustrées.

Le Khalife ayant appris l'histoire de Medjenoun et de Zenaïb, punit l'injustice et la cruauté d'Aghiar par un exil perpétuel qui rendit à ce dernier la vie insupportable. Il mourut — et personne ne le pleura.



GÉNÉROSITÉ D'UN ARABE. (1)

Un Arabe et un Persan qui voyageaient ensemble, s'enfoncèrent dans un désert. Après avoir long-tems marché ils se trouvèrent excédés de fatigues et dévorés par la soif. L'Arabe avait encore un peu d'eau; son compagnon le pria instamment de lui en donner quelques gouttes. » Votre na» tion, lui dit-il, est célèbre par sa » générosité, vous contribuerez encore » à sa gloire en consacrant l'eau qui

(1) Cette Anecdote est tirée de l'Histoire de Timour (*Tamerlan*) par Chériffeddin, intitulée ordinairement *Zefer Nameh*, le livre de la victoire; mais l'exemplaire manuscrit de la bibliothèque du Roi dont je me suis servi, porte le titre de *Scitabi Fatih Namehi Emir Timour*. Histoire des conquêtes de l'Emir Timour.

» vous reste à sauver la vie de votre
» malheureux compagnon ». L'Arabe
hésita quelques momens. » Je sais, dit-
» il, que si je te donne mon eau, cette
» générosité me coûtera la vie, cepen-
» dant je crois qu'il faut soutenir ici
» l'honneur de ma nation ; une gloire
» immortelle est préférable à une vie
» fragile, et puisque je ne puis te sau-
» ver qu'en périssant moi-même, prends
» mon eau ; ce trait sera une preuve
» de la générosité des Arabes ».

Le Persan la but et sortit du désert. Cet acte de générosité est encore célèbre aujourd'hui, et jamais on ne l'oubliera.





LE NAUFRAGE.

UN jeune homme aimait tendrement une jeune beauté, tous deux sur le point d'entreprendre un long voyage, unirent à jamais leur destinée par les liens les plus sacrés. Lorsqu'ils furent embarqués, une tempête accueillit leur vaisseau et ils tombèrent dans la mer. Un matelot s'avança pour tendre la main au jeune homme qui allait périr; mais celui-ci lui fit signe du milieu des flots, en lui disant : » laisse-» moi, et va sauver ma bien-aimée ». Au moment d'expirer, on l'entendit qui disait encore : » Ne prends pas » des leçons d'amour chez le lâche, » qui, à l'heure du danger, oublie sa » bien-aimée ».



HISTOIRE

Tirée du Baharistan de Djamy.

Une nuit, le feu prit à la grande Mosquée de Memphis, et elle fut entièrement consumée ; les Musulmans soupçonnèrent les Chrétiens, et pour se venger mirent le feu à leurs maisons. Le Sulthan informé de ces excès, fait prendre les incendiaires ; on les rassemble tous dans un même endroit, et on décerne à chaque coupable le châtiment qu'il a mérité ; les uns sont condamnés à mort, les autres à perdre la main ; d'autres, enfin, à passer par les verges.

Pendant l'exécution, un de ceux qui devaient être mis à mort, s'écria : » Je ne » crains pas de périr ; mais, hélas ! » j'ai une mère, et je suis son unique » soutien ». Tout-à-coup un de ses

compagnons qui n'était condamné qu'à passer par les verges, l'entendant parler ainsi, changea de supplice avec ce tendre fils, en disant : » Pour moi, je » n'ai pas de mère ». On le fit mourir à la place de l'autre qui ne reçut que des coups de verges.

On peut faire des libéralités avec de l'or et de l'argent ; mais l'homme vraiment généreux est celui qui prodigue sa vie quand son ami en a besoin, et qui le sauve de la mort en se sacrifiant soi-même.





ÉLÉGIE

SUR la mort d'un Arabe qui avait consacré sa vie et sa fortune à exercer la bienfaisance.

Cette petite pièce de vers est tirée d'une Anthologie des anciens poëtes Arabes, intitulée HAMAZA.

APPROCHEZ de Manoun, et dites à son tombeau » qu'une douce rosée t'humecte à chaque aurore ».

O tombeau de Manoun ! tu es la première fosse creusée en terre pour y cacher la bienfaisance.

O tombeau de Manoun ! comment as-tu pu recéler cette libéralité qui s'étendait sur la terre et sur la mer ?

Hélas ! il n'est que trop vrai, tu l'as dévorée, mais après sa mort : si elle

eût encore été vivante, tu aurais été trop étroit pour la contenir.

Ce tendre ami de l'humanité nourrit les hommes lors-même qu'il n'est plus: comme après le débordement d'un fleuvé, on voit les prairies se parer de fleurs et de verdure.

Manoun n'est plus, la bienfaisance a passé avec lui, et les trophées de la générosité ont été renversés.





LE CHOIX INCERTAIN.

Conte Arabe.

AVANT que les descendans de Tamerlan eussent conquis le Bengale, un roi nommé *Mang-Ling*, gouvernait cette province; il avait une fille charmante, qui, par sa rare beauté, s'était quis une grande réputation.

Trois fils d'un roi voisin devinrent éperdument amoureux de la jeune princesse, et se présentèrent pour demander sa main.

Richesses, talens, figure, avantages personnels, tout était égal entr'eux; le roi de Bengale ayant appellé sa fille: — » Voici trois princes qui ont les mê» mes prétentions et les mêmes droits, » prenez parmi eux celui que vous vou» drez pour époux ».

» Je n'ai point de préférence à don-
» ner, répondit la jeune personne,
» choisissez vous-même l'époux de votre
» fille ».

Après avoir mûrement refléchi; *Mang-Ling* inventa ce moyen pour prendre une résolution définitive.

» Vous plaisez également tous trois
» à la princesse, dit ce Monarque, et
» comme elle se repose sur moi du choix
» de son époux, je vais vous déclarer
» ma volonté ».

» Voyagez pendant un mois, et celui
» de vous qui apportera le présent le
» plus utile, obtiendra ma fille ».

Aussi-tôt ces jeunes princes saluèrent le roi, et se mirent en route; après avoir fait une lieue, ils trouvèrent une hôtellerie et s'y arrêtèrent. Là, ils tinrent conseil, et résolurent de se séparer; chacun partit de son côté, en promettant de se rendre dans un mois

à la même hôtellerie ; le premier arrivé devait attendre les autres.

L'aîné tourna ses pas du côté de l'orient ; le cadet du côté du nord, et le dernier fit route vers l'occident.

Le frère aîné se rendit dans la ville d'Assam ; comme il se promenait au milieu du Bazar, il apperçut dans une boutique une petite lunette au-dessous de laquelle on avait marqué le prix : il était fixé à dix mille roupies.

Le prince étonné demande au marchand pourquoi il veut vendre si cher un si petit instrument. — » Son prix » quelqu'excessif qu'il vous paraisse, » est encore bien au-dessous de sa va- » leur et de son utilité ; avec cette » lunette vous pourrez voir tout ce que » vous voudrez, et dans quelqu'endroit » que vous puissiez imaginer, fut-ce » à la distance de mille cosses ».

Le jeune voyageur transporté de joie,

achete la lunette, et revole vers l'hôtellerie où il attendit ses deux frères.

Le cadet qui avait dirigé ses pas vers le nord, arriva à Patna; il rencontra dans cette ville un homme qui tenait à la main un petit tapis long de quatre coudées et large d'une seule. Il l'offrait pour dix mille roupies.

Le prince curieux de savoir quelle était l'utilité de ce tapis, interrogea le marchand, et apprit avec le plus grand étonnement, qu'il suffisait de s'asseoir dessus pour être transporté par-tout où l'on voulait en moins d'un clin-d'œil; il s'empressa de payer la somme qu'on demandait, et avec son tapis, il retourna dans le Bengale.

Le dernier des trois frères qui voyageait du coté de l'occident, se rendit à Agra; en parcourant cette capitale de l'Indoustan, il trouva chez un marchand une petite fiole pleine d'eau qu'on

ne voulait pas donner à moins de dix mille roupies.

» Ce prix vous étonne sans doute, » et vous paraît excessif, dit le maî- » tre; mais apprenez qu'une goutte de » cette eau rend la vie et la santé à » un mourant ».

Le jeune prince n'hésita pas à se procurer une liqueur si précieuse : il donna les dix mille roupies, et emporta la fiole.

Enfin voilà les trois frères rassemblés dans l'hôtellerie; et se montrant mutuellement leurs emplettes. Ils ne voulaient point se fier les uns aux autres, et se badinaient d'un air ironique.

Enfin l'aîné, fâché de voir qu'on refusait de croire tout ce qu'il disait, présenta sa lunette au plus jeune. » Vois, » s'écrie-t-il, et sois convaincu par » tes propres yeux ».

Celui-ci tenant la lunette désire de

voir la princesse ; à peine a-t-il regardé : — » ô mes frères ! mes frères ! » que vois-je ? la princesse est mou» rante ».

» Hélas ! si j'étais auprès d'elle, dit » celui qui possédait la fiole, je pour» rais l'arracher à l'ange de la mort ».

» Eh bien, asseyez vous sur mon » tapis, reprit le dernier ». Au même instant les trois frères se trouvèrent dans la chambre de la malade ; ils lui firent boire de leur eau, et bientôt elle se leva en parfaite santé.

Alors, il se présentèrent devant le roi, et lui racontèrent ce qui venait d'arriver.

Le Monarque ayant gardé la silence pendant une heure, adressa la parole aux trois frères.

» Je ne puis donner la préférence à » aucun de vos présens ; car pour le mé» rite ils dépendent les uns des autres,

» ôtez en un, les deux qui restent sont
» inutiles ».

» Si celui à qui la lunette appar-
» tient, ne vous eut pas fait voir ma
» fille expirante, comment auriez-vous
» pu savoir sa maladie ? Si le posses-
» seur du tapis ne vous eût transportés
» ici promptement, jamais vous ne
» seriez arrivés assez tôt pour lui don-
» ner votre eau, et cependant sans
» cette fiole votre diligence était super-
» flu ; ainsi je crois que pour obtenir
» la princesse, il faut s'en remettre
» au sort ».



LE

MORALISTE ORIENTAL.

CHAPITRE I.

Dieu.

Un Arabe du desert interrogé comment il avait découvert l'existence d'un Dieu ; » de la maniere, répondit-il, » que je connais par les traces imprimées sur le sable s'il y a passé un homme ou un chameau. Le ciel orné de » la splendeur de ses astres, la terre déployant la vaste étendue de ses campagnes, la mer agitant ses flots mu-

» gissans ne nous font-ils pas assez con-
» naître la grandeur et la puissance de
» leur auteur? L'aurore a-t-elle besoin
» de flambeau pour être apperçue »?

Le marche-pied du trône du Très-Haut qui doit être l'objet de l'adoration des hommes, est aussi leur asyle dans les disgraces et les calamités de cette vie.

Servir Dieu par intérêt, c'est un service de marchand; le servir par crainte, c'est un service d'esclave; le servir par amour et par reconnaissance, c'est un service d'homme libre.

Celui qui attache son cœur et qui soumet son esprit à Dieu, se délivre de toutes les afflictions qui pourraient lui arriver dans cette vie ou dans l'autre.

Dans l'infortune il n'y a point d'autre refuge contre Dieu que Dieu même.

Être suprême, j'ai cru jusqu'ici qu'il fallait beaucoup courir pour te trouver;

mais maintenant que je t'ai trouvé dans moi, je connais que je t'ai quitté dès le premier pas que j'ai fait pour te chercher ailleurs.

Je te présente, Seigneur, quatre choses qui ne se trouvent point dans tes trésors : le néant, l'indigence, le péché et le regret.

Dieu est la table du monde : cette table nourrit toutes les créatures.

» Pourquoi es-tu venu? disait un pieux solitaire à un curieux qui pénétrait dans sa retraite. Si c'est pour apprendre la science des anciens et des modernes, tu n'as pas pris le bon chemin : le Créateur de l'univers ne connaît-il pas tout? Mais si tu cherches Dieu, et si c'est pour le trouver que tu travailles, apprens qu'il est au lieu même d'où tu viens ».

En quelque lieu que nous mettions le pied, nous sommes, Seigneur, sous votre domination. Dans quelque coin que

nous nous retirions, nous sommes toujours chez vous. Nous disions en nous-mêmes peut-être trouverons-nous quelque chemin qui nous conduira autre part. Insensés! nous nous trompions; quelque chemin que nous ayons pû prendre, il nous a toujours conduis vers vous.

Chaque feuille d'un arbre vert est aux yeux du sage un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.



CHAPITRE II.

LES ROIS.

LE Roi est la tête d'un individu dont le peuple forme le corps : si le Roi est ignorant ou injuste, il déchire son corps avec ses propres dents.

Le Roi peut se comparer à un mur épais, dont la solidité ne consiste que dans la *droiture* : dès qu'il penche et cesse d'être *droit*, il approche de sa ruine.

Lorsqu'un Roi s'occupe à rendre la justice, le peuple s'affectionne à lui rendre l'obéissance.

Le plus méchant de tous les princes est celui que craignent les gens de bien, et de qui les méchans espèrent beaucoup.

L'autorité royale ne se soutient que par les troupes, les troupes ne s'entretiennent que par l'argent, l'argent ne

» Prend soin de ton peuple, car c'est » pour cela que le Tout-puissant t'a posé » le diadême sur le front »,

» Ne donne jamais ton consentement » à la mort d'un coupable, sans être vi- » vement touché du regret de faire mou- » rir un homme ; mais sur-tout n'élève » point l'échaffaud sur sa propre maison. » Quelle part ont à son crime la veuve » et les orphelins (*) » ?

» Préviens les demandes, donne peu » à celui qui t'importune : n'oublie pas » celui qui garde le silence ; les hommes » de mérite demandent rarement, les » autres au contraire sont insatiables. » Tu peux avec assurance verser tes li- » béralités sur les premiers, mais les au- » tres en sont indignes ».

Haroun *ar Raschild* (c'est-à-dire, le

(*) Plût à Dieu que cette sentence persane devînt françaife !

juste) ayant découvert qu'un de ses domestiques lui avait volé un ducat, le chassa aussi-tôt. Quelques jours après les courtisans lui demandèrent la grace du coupable ; comme ils alléguaient entr'autres excuses la médiocrité du vol, le prince leur fit cette sage réponse: » ce n'est point pour la valeur de l'objet que je l'ai chassé, mais pour la conséquence de ce vol; car s'il a eu l'audace de me faire tort d'un ducat, il prendra le sang de mes sujets ».

» Dédaigne la pompe, car la parure » et les bijoux ne conviennent qu'aux » femmes ».

» L'affabilité, la clémence et la libé» ralité, voilà les ornemens dignes des » princes ».

» N'étale point un luxe qui te rende » redoutable au peuple, et qui t'attire » ses malédictions ».

Celui-là est toujours fidelement servi, dont

dont la pratique ordinaire est la bienfaisance.

Pourquoi se ferait-il accompaguer par un grand nombre de satellites, lorsque tous ses sujets s'empressent de lui obéir et se rendent volontairement ses esclaves?

Si la douceur et la clémence n'environnent pas le trône des Rois, ils écartent les serviteurs fideles, ils aliénent les cœurs: les ministres intimidés n'osent finir aucune affaire, un découragement universel s'empare de tous les esprits, le trouble et la confusion sont les fruits d'une sévérité outrée; les princes se privent encore du plus pur, peut-être de l'unique plaisir qu'ils puissent goûter, celui de faire des heureux.

» Je ne suis jamais si heureux que quand » je pardonne, disait un Roi des Indes ».

Un Roi doit être dans son empire comme la rose au milieu d'un jardin où elle couche sur les épines.

La vengeance est indigne des Rois : images du Tout-Puissant sur la terre, ils doivent comme lui savoir pardonner.

La clémence doit donc être la vertu la plus chere aux Rois : il est beau de faire grace quand on a le pouvoir de se venger.

Les Rois doivent laisser pénétrer jusqu'au pied de leur trône les plaintes des malheureux, c'est l'unique moyen de prévenir les injustices, et d'empêcher les Grands d'écraser les Petits.

Si les hommes choisissaient eux-mêmes leurs souverains, ils ne donneraient la préférence ni aux plus vaillans, ni aux plus fastueux, mais aux plus modérés et aux plus humains : ils voudraient que leurs maîtres fussent aussi leurs pères.

Un courtisan empressé vint dire un jour à Nouchirvan, Roi de Perse : » Dieu » a enlevé un de vos ennemis ». Dieu » me passera-t-il ? répondit ce sage monarque.

CHAPITRE III.

La Science.

La science est un trésor dont l'usage fait le prix : chaque fois que vous instruisez celui qui vous interroge, vous augmentez votre science.

Ne parlez jamais de ce que vous ignorez, et doutez de ce que vous savez.

La science acquise pendant la jeunesse est stable, elle dure autant qu'une inscription gravée sur le marbre.

Malheureux celui qui ne sait pas ; mais plus malheureux encore celui qui ne pratique pas ce qu'il sait.

Recherche la science depuis le berceau jusqu'au tombeau.

Un Arabe interrogé comment il avait appris tant de choses, répondit : » c'est » en imitant le sable du désert qui re-

» cueille toutes les gouttes de pluye sans
» en perdre une seule ».

Le bonheur est le partage des savans, la misère celui des ignorans.

Soyez savant ou disciple des savans; aimez la science et désirez d'apprendre.

Lorsqu'un mauvais destin envoye les calamités sur la terre, les sages ont leur refuge dans l'étude et dans la science.

Un sage donnait en mourant ce conseil à ses fils : » ô mes enfans ! apprenez
» toutes les sciences pour lesquelles vous
» aurez du goût; cependant j'en excepte
» trois : l'astrologie judiciaire, la recher-
» che de la pierre philosophale, et la
» controverse. La premiere ne sert qu'à
» multiplier les chagrins de la vie; la
» seconde nous fait dépenser notre bien
» inutilement ; la troisieme engendre
» des doutes, et détruit en nous la reli-
» gion ».

Deux faims ne s'assouvissent jamais :

la faim de la science et celle des richesses.

Apprenez à votre langue à dire *je ne sais pas*, si vous ne voulez pas être bientôt convaincu de mensonge.

La science est le diadême de l'enfance, et l'intelligence est un collier d'or.



F iij



CHAPITRE IV.

LES RICHESSES.

Les richesses consistent à avoir la suffisance et non l'abondance.

Un riche sans libéralité est un arbre sans fruit.

Malheur à celui qui s'attache à des richesses dont il sera bientôt séparé, sans s'occuper de celui en qui toutes choses se trouvent!

L'homme qui croit satisfaire ses désirs par la possession de ce qui en est l'objet, ressemble à l'insensé qui veut étouffer le feu avec de la paille.

Quiconque jouit des biens du monde sans rendre graces au dispensateur, se rend coupable d'un larcin.

Tout le bien surabondant doit être retranché de la masse.

Le sel des richesses est l'aumône : si vous ne salez vos richesses, vous ne pourez les conserver long-tems.

Le riche ne visite le pauvre que pour lui demander le cens de son champ ou de son jardin.

Amassez des richesses que vous sauveriez avec vous, lorsque le vaisseau de la vie fera naufrage. Mille accidens peuvent nous enlever les biens de la fortune; mais ceux de l'ame ne périssent jamais, ils vous accompagneront au-delà même du tombeau.

L'avarice est la peine des riches; un riche avare est plus pauvre qu'un indigent libéral.

Celui qui désire les richesses ressemble au malheureux que la disette contraint de boire de l'eau de la mer : plus il boit,

plus sa soif est irritée; il ne cesse de boire qu'en cessant de vivre.

Les richesses du monde ne sont qu'un usufruit, et le corps de l'homme n'est qu'un habit d'emprunt.





CHAPITRE V.

LE MONDE.

LE monde est un pont, achève de le passer sans t'y arrêter. Mesure, pèse tout ce qui se rencontre sur ta route, tu verras le mal par tout environner le bien et le surpasser.

On recherche le monde, ou pour ses honneurs, ou pour ses richesses, ou pour ses plaisirs. Vivez retiré du monde, vous acquérerez de l'honneur; soyez content de ce que vous possédez et vous serez riche; méprisez le monde et vous trouverez les véritables plaisirs qui sont le repos du corps et la paix de l'ame.

L'amour du monde et des richesses, voilà la source de tous les crimes.

Un sage dont on ignore la patrie fut prié de dire quelle était, selon lui,

la chose du monde la plus frivole et la plus digne de dédain. » C'est le monde » même, répondit ce philosophe. Ce» pendant l'homme qui aime le monde » et qui le recherche me paraît encore » plus méprisable ».

Ce monde et ses biens sont tels que l'on meurt pour les acquérir, ou que l'acquisition nous fait mourir.

Tous les trésors du monde ne valent pas la peine que l'on se donne pour les amasser.

Un homme sensé peut-il s'attacher au monde, peut-il employer si vainement tout le tems de sa vie? Supposons que vous acquériez tout ce que le monde a de plus grand, tout cela ne s'évanouira-t-il pas un jour? et ce jour fatal ne vous dit-il pas sans cesse: » *LE TOMBEAU ET* » *LA POUSSIERE SONT TON UNIQUE* » *PARTAGE* »!

Le monarque le plus puissant n'a-t-il

pas échangé son trône contre un cercueil? Les superbes palais qu'avait élevés l'orgueil des *Cosroès* et des *Césars* ne sont-ils pas ensevelis sous leurs ruines.

Heureux le mortel capable de réflexions, qui après avoir sérieusement médité, se délivre entierement des embarras du monde !

Heureux celui qui regarde le tems de la vie comme un repos accordé à des voyageurs ! Dites donc à tous les hommes : » ne dressez point en ce monde » des tentes attachées avec des piquets, » et ne vous chargez point inutilement » d'un bagage qu'il faut toujours tenir » emballé pour partir ».

» Quelle assurance, quel repos dans » un monde où le destin a continuelle» ment entre les mains le tambour du » signal pour faire partir tout-à-coup la » caravane ».

Le sage Féridoun dont la mémoire sera

immortelle chez les Persans, portait cette inscription écrite autour de sa couronne, *Ce monde, ô mon frère, ne demeure à personne; attache ton cœur à celui qui en est le créateur et cela suffit. Ne place point ta confiance dans la possession des biens du monde. Que d'hommes n'a-t-il pas engraissés comme toi, pour ensuite les égorger.*

Ce monde n'est qu'une terre ingrate; il a cependant l'avantage d'être pour nous le champ dans lequel nous semons pour l'autre vie, et ce sera dans celle-là que nous recueillerons les fruits semés dans celle-ci.

Les plaisirs, les richesses, les honneurs, tout nous abandonne au dernier moment; la vertu seule nous suit, elle est encore avec nous lors même que nous ne sommes plus.

Médite ton entrée dans ce monde, et pense à ta sortie; homme, tu es sorti du

néant, dans un moment tu seras comme si tu n'avais jamais été. Considère les rois et les grands qui t'ont précédé ; vois comme ils ont passé, eh bien ! tu passeras comme eux.

Le monde malgré sa forme attrayante est rempli de poison comme le corps d'un serpent.

Son venin est aussi meurtrier que la piqûre de la vipère ; tout homme sage l'évitera.

Ne te laisse donc pas capter par la couleur comme les enfans, et ne tire pas vanité de l'ajustement comme les femmes.

Ce monde est une vieille qui se pare comme une jeune fiancée, on la voit chercher sans cesse de nouveaux époux.

Heureux l'homme qui fuit cette perfide, lui tourne le dos, et fait avec elle plein divorce.

A travers le sourire qu'elle adresse à son époux, on découvre les dents qui vont lui faire des blessures mortelles.



CHAPITRE VI.

La Fortune.

La fortune est une échelle, autant vous montez d'échellons, autant il vous en faudra descendre.

Ne vous fiez donc pas à une trompeuse qui ne vous élève que pour mieux vous précipiter, et qui souvent vous laisse tomber du faîte où vous êtes parvenu pour vous briser par la chûte.

La fortune ravit avec promptitude et violence ce qu'elle semblait nous donner avec plaisir et empressement.

Nourrisson de la fortune, qui suce pendant quelque tems le lait de la prospérité que distillent ses mamelles empoisonnées.

Ne vante point trop ton bonheur, tandis que tu es encore dans le lit suspendu et agité de la vie.

Souviens-toi seulement de la grandeur des Barmecides (*).

Hier la présence de mon bien-aimé réjouissait mon ame, aujourd'hui son absence me plonge dans la mélancolie. Pourquoi faut-il que la main de la fortune écrive alternativement la joie et la douleur dans le livre de notre vie !

(*) Mortel, faible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux ;
Connais quelle est des Rois la faveur passagère,
Contemple Barmecide et tremble d'être heureux.

Volt.





CHAPITRE VII.

LA VIE.

LA vie est le chemin de la mort.

La vie est un journal sur lequel on ne doit écrire que de bonnes actions.

L'arrivée du printems et le retour de l'hiver plient tour-à tour les feuillets du livre de notre vie.

Le tems de notre vie est un tems d'orage et de tempête, tantôt il nous éclaire, tantôt il nous laisse dans l'obscurité.

Cette vie est un sommeil dont celle de l'autre monde est le réveil. Les hommes ne font pendant ce sommeil que des songes confus (*).

(*) Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste,
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste!
Tu te caches à nous dans nos jours de sommeil,
Cette vie est un songe et la mort un réveil.

Volt.

Inscription

INSCRIPTION D'UNE COURONNE.

» Que nous sert une longue vie passée dans la possession des grandeurs de la terre, si d'autres hommes mortels comme nous doivent un jour fouler aux pieds notre orgueil? Cette couronne qui est venue de main en main jusqu'à moi, passera bientôt et successivement sur la tête de plusieurs autres ».

Il est bien doux de vivre. Pourquoi la vie n'est - elle pas éternelle? Hélas! il ne faut pas se fier sur ce petit nombre de jours périssables.

La vie est un arbre amer, un pin sans cesse vacillant et agité qui ne conserve pas long-tems pour l'homme l'éclat de la jeunesse; elle est encore semblable à la rose vermeille qui charme à la fois l'odorat et la vue: mais on ne peut espérer de la conserver long - tems.

Ne t'attens pas à être toujours nourri sur le sein maternel de la fortune, cette

barbare n'a aucune idée de l'hospitalité.

Sois sans cesse sur tes gardes, et n'imite pas l'insouciance de l'agneau qui marche la tête baissée ; car au milieu de ce troupeau de loups tu n'as pas de gardien.

L'homme intelligent n'attend pas après l'expérience pour connaître la vicissitude des choses.

Quel zéphir printanier a jamais soufflé sans être suivi d'un vent d'automne ?

Quand tu posséderais tous les royaumes qui couvrent la surface de la terre, tu ne pourrais encore acheter un seul jour pour l'ajoûter à ta vie.

O mon ami ! n'attache donc point ton cœur à cette hôtellerie, ce n'est pas la coutume parmi les voyageurs de se bâtir des maisons.

Tu n'aspires qu'après le monde, tandis que l'ennemi te presse par derriere; ah ! crois-en le conseil de l'amitié, le monde

n'est pas un lieu où tu puisses satisfaire tes désirs.

Les amis de Dieu rejettent le monde, car ils ne sont pas dominés par l'ambition d'en faire la conquète (*).

(*) La conquête du monde est l'objet des vœux des Princes asiatiques, c'est pourquoi ils prennent d'avance le titre de *Souverain du Monde*. Notre Auteur (Sa'adi) loue les saints personnages de ne point avoir cette manie. Voyez la vie *de Tamerlan*, placée à la tête des *Instituts politiques et militaires* de ce conquérant, *page* 117.





CHAPITRE VIII.

La Beauté.

L'excellence de l'homme ne consiste point dans sa bonne mine. La vertu, les qualités du cœur et de l'esprit, voilà sa véritable beauté.

Parmi les sujets d'un prince il y en a au plus un sur mille qui voye sa figure, tandis que sa vertu et ses mœurs sont exposées aux yeux de tous les hommes. C'est par elles seules qu'il peut gagner leur estime et leur affection.

La beauté sans pudeur est une viande sans sel.

Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche des pieds à la terre.



CHAPITRE IX.

LA BIENFAISANCE.

LA bienfaisance est le sommaire de toutes les vertus.

Les bienfaits ne sont jamais perdus, quelque part qu'on les place, ni les bienfaiteurs inconnus en quelque lieu qu'ils se cachent.

Ressemblez à ces arbres chargés de fruits, plantés sur le bord des chemins, ils donnent de l'ombre et des fruits à tout le monde, à ceux même qui en abattent à coups de pierres.

Imitez la mère perle qui donne sa perle à celui qui lui ôte la vie.

Celui qui s'occupe à faire le bien change en bénédiction la malédiction qui condamne les hommes au travail.

Ce que vous mangez se tourne en pour-

riture, ce que vous donnez se tourne en joie.

L'aumône, en sortant des mains du bienfaiteur pour tomber dans celles du pauvre, lui parle ainsi :

» J'étais petite, tu m'as rendue grande; » j'étais faible, tu m'as augmentée; j'étais » odieuse, tu m'as rendue aimable. J'étais » passagère et tu m'as rendue stable ; tu » as été mon gardien, maintenant ce » sera moi qui te garderai ».



CHAPITRE X.

LA PATIENCE.

LA patience est la porte de la joie, la précipitation conduit au repentir.

La patience est amere, mais son fruit est doux.

Un pauvre sans patience est comme une lampe sans huile.

Tu es homme, et tu n'as pas de patience !

La précipitation a beaucoup d'inconvéniens, tandis que les avantages de la patience et de la prudence sont innombrables.

Quand on est dans la plus grande affliction, c'est alors qu'on a lieu d'espérer davantage ; car le plus étroit du défilé est le plus proche de la plaine.

N'opposez que la patience aux attaques de votre ennemi, cela suffit pour le détruire; car le feu s'éteint lorsqu'il ne trouve plus d'alimens.



CHAPITRE XI.

LA MÉCHANCETÉ.

NE te lie jamais avec un méchant; car en le fréquentant tu contracterais infailliblement quelqu'un de ses vices.

Hâte-toi d'arracher de ton cœur l'arbre de la malignité, c'est un ouvrage qu'il faut faire dès les premières années, ne le remets donc point aux dernières. Tu m'objectes que le mal est trop grand pour en pouvoir tirer promptement les racines. Insensé! comment le pourras-tu quand le mal sera devenu plus grand encore?

Le méchant qui creuse dans le chemin de son frère un fossé pour l'y pousser, souvent s'ouvre un abyme qui l'engloutira.

CHAPITRE XII.

L'INDOLENCE.

Comment s'imaginer qu'il faille préférer l'indolence de la vie solitaire à l'activité de la vie civile, lorsque Dieu a mis les hommes dans la nécessité de s'entr'aider ?

La vie solitaire est donc le refuge de l'indolence, et ne convient qu'à des gens qui ne veulent ou ne peuvent rien faire.

Derviche, enfant de l'ignorance et de la paresse, sais-tu pourquoi, lorsque l'aurore paraît, l'oiseau du jour pousse des gémissemens ? Écoute sa voix plaintive, il dit : » le miroir du jour nous » montre qu'une nuit de ta vie est passée, tandis que tu t'abandonnes à l'indolence ».

Il vaut mieux faire de la pâte avec une

main de fer, que de se tenir les bras croisés en présence des princes.

Deux frères habitaient l'Egypte, l'un servait le souverain et l'autre gagnait son pain à la sueur de son front. Le plus riche dit un jour à l'autre, » mon frère, que ne te mets-tu au service des princes, tu serais délivré d'un travail pénible; et toi, répondit celui-ci, pourquoi ne prends tu point le métier de boulanger, tu te débarrasserais d'une servitude ennuyeuse ».





CHAPITRE XIII.

L'ESPÉRANCE.

Qui est traîné dans le char de l'espérance a la pauvreté pour compagne.

L'homme est de courte vie et de longue espérance.

L'espérance est une excellente compagne. Si elle ne nous conduit point où elle nous a promis, néanmoins elle ne nous abandonne point, et elle ne cesse de nous prodiguer des paroles consolantes.

L'espérance ne s'en va que pour laisser entrer la mort.

L'espérance est le pain des malheureux.



CHAPITRE XIV.

LE SILENCE.

LE silence est un arbre qui a pour racine le contentement, et pour fruit, le repos.

Le silence est une sagesse; combien peu d'hommes possédent cette sagesse.

Deux causes produisent la perte des humains: l'abondance des richesses et celle des paroles.

Ton secret est ton esclave, si tu l'enchaînes avec le silence; tu es le sien si tu le laisses échapper.

Ce qui prouve le danger où l'on s'expose en parlant, c'est que la parole est au vent dès que la langue l'a proférée.



CHAPITRE XV.

La Sagesse.

Trois vertus constituent la vraie sagesse ; savoir, la piété, la patience et la prudence.

La langue des sages est la clef du trésor de la sagesse.

Les sages emploient leurs biens à faire pendant leur vie des libéralités à leurs amis, mais les avares sont si insensés, qu'ils amassent des biens pour leurs ennemis.

Le sage exécute par ses paroles des opérations que cent armées ne feraient jamais.

Aimer à interroger les sages, c'est déja posséder la moitié de la sagesse.

Un homme mérite de passer pour sage tant qu'il recherche la sagesse ; c'est un sot, dès qu'il croit l'avoir acquise.

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Le sage ne mérite véritablement ce nom que lorsqu'il a dompté toutes ses passions.

Le plus sage est celui qui médite sa fin.

Peut-on appeller sage celui qui tombe dans les fautes qu'il reproche aux autres.

C'est un travail bien pénible que de rendre raisonnable un insensé, qui par un excès de stupidité, se croit plus sage que son maître.





CHAPITRE XVI.

L'HOMME.

L'HOMME n'est homme que par les deux plus petites parties de son corps, par son cœur et par sa langue.

Le meilleur des hommes est celui qui fait du bien à ses semblables.

Si l'homme est doué de vertu, que la vertu parle pour lui, mais qu'il n'en parle pas lui-même.

Le corps de l'homme est un fourreau dans lequel l'ame est enfermée comme une épée, c'est la lame qu'il faut estimer, et non le fourreau.

La science de l'homme paraît dans ces discours, son intelligence dans son travail.

Apprenez donc à bien apprécier un homme, et cessez d'admirer l'élégance

et

et le luxe d'un ignorant, c'est un mort couvert de ses ornemens funebre.

Il y a cinq personnes que l'on ne peut connaître que dans cinq circonstances différentes. L'homme brave dans le combat, les grands dans la colère, le négociant dans ses comptes, l'homme vertueux dans la misère, et l'ami dans l'adversité.

Le jeune homme bien élevé est comme l'or fin qui a cours en tous pays; l'enfant gâté est une monnoie de cuir que l'on ne reçoit point chez l'étranger.

Ne croyez pas que la valeur d'un homme consiste seulement dans le courage, si vous savez dompter votre colère, vous êtes d'un prix inestimable (1).

(1) Un Arabe ayant reçu un soufflet, se contenta de dire tranquillement à celui qui l'insultait : je pourrais vous rendre injure pour injure ; mais je ne le ferai point : je pourrais porter ma plainte au Khalife, mais je ne me plaindrai point ; je pourrais

Mortel, rappelle-toi d'où tu viens, où tu es, et où tu vas.

---

encore représenter à Dieu, dans mes prieres, l'outrage que vous m'avez fait, mais je m'en garderai bien : enfin, je pourrais au jour du jugement en demander vengeance, mais loin de le faire, si ce jour arrivait à l'heure même, & que ma priere fût exaucée, je n'entrerais qu'avec vous en paradis.





CHAPITRE XVII.

Le Travail.

C'est un crime de demeurer dans l'oisiveté, en attendant le secours destiné aux vrais malheureux, lorsqu'on est soi-même capable de travailler et de faire du bien.

Voulez-vous chasser loin de vous la concupiscence ? prenez le chemin de votre attelier lorsque vous sentez ses attaques.

Imitez l'exemple que vous donne la fourmi pendant l'été : si vous désirez de vous reposer comme elle pendant l'hiver de votre vie.

Quand votre esprit fatigué veut se délasser par quelque jeu, usez-en comme du sel dont vous assaisonnez votre viande.



CHAPITRE XVIII.

La Compassion.

Si tu me demandes quel mal tu fais à la fourmi en posant le pied sur elle ? Je te demanderai quel mal te fait l'éléphant en marchant sur toi ?

Si tu as peur de celui qui commande, épargne celui qui obéit.

O toi ! qui jouis d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir !

O toi ! qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre !

O toi ! qui es à l'aise, songe à celui que l'infortune accable.





NOTICE

Sur la vie et les Ouvrages de Ferdoussy, poëte persan.

LE nom de Ferdoussy est aussi inconnu parmi nous que célèbre dans l'Orient; nous ignorons jusqu'au titre de ses ouvrages, parce que nous n'en avons jusqu'à présent aucune traduction : cette obscurité où ils semblent plongés, nous prive de beaucoup de jouissances, et nuit à la gloire de leur auteur. Les savans qui connaissent la littérature orientale, conviendront avec moi que les productions de ce poëte sublime méritent autant qu'aucune autre de passer dans nos langues européennes.

L'estime bien justement acquise dont jouit l'aimable Sa'ady, promet à Ferdoussy une réputation non moins bril-

lante dans un autre genre. Je n'avance cette opinion que d'après le sentiment des meilleurs auteurs de la Perse, et des plus savans hommes de l'Europe (1). Entre toutes les autorités sur lesquelles je pourrais m'appuyer, je me contenterai de citer ce distique persan.

« Parmi les poëtes, on connaît trois prophètes, après lesquels il n'en viendra plus d'autres (2). Ferdoussy pour le Poëme Épique, Envery (3) pour

(1) M. d'Herbelot dit formellement que Ferdoussy est le meilleur poëte que la Perse ait produit. *Bibliothèque orientale*, *pag.* 347, *édition in-f°*.

(2) En donnant à ces trois poëtes le nom de *Prophètes*, l'Auteur fait ici allusion à un article de foi de sa religion. Les Musulmans croyent que Mohammed leur *prophète*, est le dernier des deux cent vingt quatre mille qu'ils comptent depuis Adam. Maintenant ils n'en attendent plus qu'à la fin du monde.

(3) Envery, l'un des plus fameux poëtes de la Perse, comme on peut le voir dans ce Distique,

l'Elégiaque, Sa'ady, pour le Lyrique ».

Hassan Ibn Charf, ou Charf-Chah, surnommé *Ferdoussy*, naquit à *Thous* dans la province de Khorassan.

Il est encore connu en Orient sous le nom de *Danichmend Ajem*, c'est-à-dire *le Savant de la Perse*. En effet, sa science et ses talens supérieurs l'ont rendu assez célèbre pour qu'il ne soit

---

naquit dans le Khorassan, et florissait vers l'an 1180 de J. C. Ce fut la vanité qui développa son génie. N'étant encore qu'écolier, il vit passer devant la porte de son collège le poëte du sultan Sanjar, suivi d'un cortège nombreux. Cette pompe lui fit voir que la poésie était bonne à quelque chose; dès la nuit suivante, il composa une pièce de vers dont il fit hommage au sultan; elle fut si agréée, que l'auteur reçut aussi-tôt une pension, et passa du collège à la Cour. Envery se mêlait aussi de l'astronomie et conséquemment de l'astrologie; car chez les Orientaux ces deux sciences n'en forment qu'une: mais une fausse prédiction fit oublier tous

pas nécessaire de faire son éloge. Pourrait-on rien ajouter à la gloire de l'auteur du *Chah Naméh* ? (c'est-à-dire *le Livre des Rois*). Il se livra d'abord à l'agriculture, mais indigné des oppressions dont les malheureux laboureurs sont les victimes dans tous les pays, il résolut d'aller porter ses plaintes au pied du trône; il quitta donc sa cabane,

ses bons vers, et causa sa disgrace; il quitta la Cour et retourna en Khorassan; alors il composa un poëme où il fesait abjuration solemnelle de l'astrologie. Enfin il mourut l'an 1200 de J. C. Envery est le premier qui ait essayé de purger la poésie persane des obscénités dont on la souille encore aujourd'hui. Etant à l'armée à la suite du sultan, il faisait la guerre avec un poëte du camp ennemi; tous deux se lançaient mutuellement des vers attachés à des flèches, tandis que les soldats étaient aux mains. Je ne parlerai pas de Sa'adi parce que je me propose de donner une vie détaillée de ce Poëte à la tête de ma Traduction française du *Gulistan* ou *Parterre de Roses*.

et prit le chemin de Ghaznein, ou résidait l'heureux sultan Mahmoud, ce fils d'un esclave devenu souverain alors de toute la Perse, et chef d'une illustre dynastie.

En arrivant à Ghaznein, le jeune voyageur traversa les jardins de la ville, il y trouva trois personnes assises qui paraissaient très-occupées de leur conversation. (c'était des poëtes pensionnés par le sultan). Il les prit pour des courtisans, et résolut de les aborder pour apprendre quelques nouvelles : ceux-ci fâchés de voir qu'un importun venait les déranger, convinrent de s'en débarrasser.

— » Nous lui dirons que nous sommes poëtes du sultan, et que nous ne » faisons société qu'avec des poëtes. » Alors nous lui réciterons trois vers » d'un quatrain : pour se lier avec nous » il faudra qu'il remplisse le quatrième,

» si cela lui est impossible, nous serons » tout excusés ».

Quand l'étranger les salua et s'approcha d'eux, ils le reçurent comme ils en étaient convenus; mais celui-ci, sans s'étonner des conditions qu'on lui proposait : — » pourrait-on entendre les » vers dont vous me parlez? »

Aussi-tôt l'un des poëtes nommé Ansery commença ainsi : —

» Tes joues sont plus brillantes que la lune.

Asjedy continua : —

» Je n'ai pas vu de roses plus vermeilles que tes lèvres ».

Le troisième nommé Ferrahy ajouta : —

» Les cils de tes yeux percent la cuirasse des cœurs ».

» Comme la lance de Kiou dans son combat avec Pechen; »

ajoûta aussi-tôt Ferdoussy.

Ceux-ci étonnés d'une réponse aussi prompte que précise, lui demandèrent

l'histoire de Kiou et de Pechen, il la leur raconta sans se faire prier.

Peu de tems après cette aventure, notre poëte fut présenté à la cour du sultan Mahmoud, qui lui fit l'accueil le plus favorable ; un jour ce prince charmé de la conversation de son nouvel hôte, lui dit avec beaucoup de démonstrations d'amitié : « Vous avez fait » un paradis de ma cour ». Depuis ce tems on ne le nomma plus que Ferdoussy, c'est-à-dire Céleste (1). Il y avait long-tems qu'il méditait l'histoire des rois de Perse en vers. Un ancien poëte en avait déjà donné l'idée sous le titre de *Chah Naméh*, le livre des Rois. Le sultan instruit de ce projet, lui ordonna de l'exécuter, et aussi-tôt Ferdoussy s'en occupa sérieusement. Dès

(1) Littérallement *Paradisiacus*, Paradisien, cet adjectif manque dans notre langue comme beaucoup d'autres mots.

qu'il en eut composé mille vers, il vint les lire à Mahmoud qui en fut très-content, et qui fit donner sur l'heure mille deniers d'or à l'auteur. Encouragé par une récompense aussi brillante, il continua son travail avec la plus grande activité; il employa les courts momens de son loisir à composer une ode à la gloire de son bienfaiteur. Cette pièce de vers est écrite dans le style le plus emphathique, et les louanges n'y sont pas épargnées; je n'en donnerai ici que les traits les plus saillans, et qui caractérisent le génie oriental.

» Mahmoud fait observer la justice dans tous ses états.
Sous son règne, l'agneau boit tranquillement avec le loup au même ruisseau.
Depuis Cachemire jusqu'à la mer de la Chine, on ne parle que de sa sagesse.
A peine le jeune enfant a-t-il goûté le lait de sa mère

Qu'il lève la tête et prononce le nom de
Mahmoud.
Ce monarque au milieu des festins est un
génie bienfaisant.
C'est un lion ou un dragon dans un jour
de bataille.
De quelque côté qu'il se tourne les lys
naissent sous ses pas.
Il est toujours au milieu d'un parterre de
roses ;
Sa présence ramène le printems; l'air est
parfumé, la terre embellie.
Son royaume fertilisé par la rosée de sa
libéralité,
Ressemble aux délicieux bosquets d'Hyrem.

. . . .
. . . .

C'est ainsi que ce poëte prostituait son talent pour flatter un monarque ambitieux, avare; qui, sous le nom imposant de *conquérant* avait porté le feu et la flam-

me dans l'Indoustan et dans plusieurs autres royaumes.

Cette faiblesse que Ferdoussy partage avec des poëtes de tous les pays, doit lui être pardonnée en faveur du traitement injuste qu'il éprouva. Son poëme du *Chah Naméh* lui coûta trente années d'un travail continuel; plein de confiance en son bienfaiteur, il négligea son avancement et sa fortune. Quand il eut mis la dernière main à cet ouvrage, il le présenta au sultan Mahmoud espérant recevoir la même récompense que pour la premiere partie, c'est-à-dire un denier d'or pour chaque vers.

Mais des envieux l'avaient desservi à la cour: » Qu'est-ce qu'un poëte, di» saient-ils, pour lui accorder une si » belle récompense ? »

Ainsi, au lieu d'un denier d'or par vers, on ne lui donna que soixante mille dragmes d'argent.

Ferdoussy était au bain quand on lui

apporta cette somme, il la reçut avec indignation; dès qu'il fut sorti de l'eau il en fit cette distribution : il donna d'abord vingt mille dragmes à son baigneur, vingt mille ensuite au caffetier qui lui fournissait de la bière, et il distribua les vingt mille dragmes qui restaient entre ceux qui lui avaient apporté cet argent.

Quand son indignation fut un peu calmée, il employa tous les moyens d'exciter la générosité de Mahmoud; il osa même lancer plusieurs épigrammes contre ce monarque. Voici une de celles qu'il lui adressa directement, et qui, en effet, tomba sous la main du roi de Perse.

» On dit que notre prince est un océan
de libéralités;
Heureux le mortel qui a fait cette découverte !
Pour moi, j'ai plongé dans cette mer;
Sans trouver une seule perle ».

L'inutilité de toutes ses tentatives détermina Ferdoussy à quitter une cour ingrate où il avait perdu les plus belles années de sa jeunesse; mais avant de partir, il voulut satisfaire son ressentiment par une vengeance digne d'un poëte courtisan. Afin de mieux remplir son dessein, il se servit du grand visir son mortel ennemi, et l'un de ceux qui avaient le plus contribué à sa disgrace.

La nuit qui précéda son départ, il alla trouver ce favori du sultan, et lui remit un paquet bien cacheté en lui disant: » Voici un conte que j'ai fait pour amuser » votre maître, ayez l'attention de ne » le lui remettre que dans un moment » où, occupé par quelque affaire dé- » sagréable, il vous paraîtra triste et » pensif, ce petit ouvrage lui rendra la » gaieté ».

Le grand visir accepta volontiers une commission si agréable; avec un prince

avare

avare et ambitieux, il ne devait pas attendre long-tems pour s'en acquitter; en effet, il n'y avait pas trois jours qu'il possédait cette précieuse histoire, lorsqu'il vit le sultan plongé dans la mélancolie : l'officieux courtisan ne négligea point l'occasion de signaler son zèle; aussi-tôt il présenta l'ouvrage destiné à chasser les soucis dont son maître paraissait dévoré.

Mais quel fut l'étonnement de Mahmoud, lorsqu'en décachetant le paquet il trouva une satyre sanglante contre sa personne! A la vérité le début était assez modéré; le poëte commençait par rappeller au monarque toutes les promesses qu'il en avait reçues; ensuite il se plaignait amèrement de la manière dont elles avaient été violées; insensiblement l'indignation s'emparait de son ame, son courroux s'enflammait, et il éclatait en termes injurieux.

Quelle est donc la vertu de Mahmoud, ce prince dont le cœur est fermé à la libéralité ?

Qu'attendre d'un monarque sans jugement, sans mœurs, sans religion ?

Le fils d'un esclave placé sur le trône, décele tôt ou tard sa vile origine.

Si tu étais fils de monarque, tu m'eusses posé une couronne sur la tête;

Mais né dans la bassesse, tu ne sais pas te conduire avec dignité.

Envain on planterait dans le paradis un arbre aux fruits amers,

Envain on l'arroserait avec des rayons de miel et avec du lait;

Sa seve serait toujours la même.

Et malgré tous ces soins, il ne produirait que des fruits amers.

Prenez un hibou dans la forêt voisine,

Mettez-le dans les bosquets les plus délicieux de votre jardin;

Qu'il passe la nuit perché sur des rosiers

et qu'il joue au milieu des hyacinthes,
Dès que le jour déployera ses aîles rayonnantes,
Vous verrez le hibou étendre les siennes pour retourner à sa forêt natale.
N'oubliez pas les sages conseils de notre Prophète :
Chaque chose retourne à son origine.
Mahmoud, destructeur des armées, si tu ne me crains pas,
Redoute au moins le courroux céleste.
Pourquoi as-tu enflammé ma colère, pourquoi t'exposer aux coups inévitables de ma plume ?

Le monarque indigné fit chercher l'auteur pour le punir ; mais celui-ci avait pourvu à sa sûreté en se sauvant à Bagdad où le Khalife le prit sous sa protection.

Quelque tems après cette aventure, le grand visir accompagnant Mahmoud à la

chasse, récita par hasard quelques vers du Chah Naméh qui pouvaient s'appliquer à la circonstance. Le sultan trouva les vers excellens, et demanda le nom de leur auteur : quand il sut que c'était Ferdoussy, la rougeur lui monta au visage, et le repentir entra dans son ame. Il sentit toute l'injustice de sa conduite envers ce poëte ; et ordonna sur l'heure qu'on lui remît la somme de 60, 000 dragmes d'or, avec une pelisse d'honneur. On porta ces présens dans la ville de Thous où il était retiré depuis quelque tems : mais l'infortune le poursuivit jusqu'à la mort. Les couriers chargés des présens du sultan entraient par une porte de la ville, le convoi de Ferdoussy sortait par l'autre. Il mourut dans le lieu de sa naissance, l'an de l'Hegire 411. J. C. 1150. Il laissa une fille à qui l'on voulut remettre la somme destinée à son malheureux père : mais elle eut la géné-

rosité de la refuser. » A quoi me servi-
» raient toutes ces richesses, répondit
» la jeune personne, je n'en ai pas be-
» soin, et mon existence est assurée ».

D'après un refus aussi constant, l'argent fut employé à bâtir un Caravanseray (1) dans la ville.

---

(1) Caravanseray, *maison de Caravane*. C'est un bâtiment quarré, à un étage, destiné à recevoir gratis les voyageurs; on y trouve des chambres, des écuries et un bassin d'eau au milieu de la cour. Chacun a droit de s'y installer sans être obligé de céder sa place à qui que ce soit: le pauvre est aussi bien reçu que le riche. Dans beaucoup de Caravanserays rentés par des fondations pieuses, les voyageurs sont nourris sans payer; dans les autres il faut acheter sa nourriture et l'apprêter soi-même, ce qui oblige de porter avec soi une batterie de cuisine et des lits, car les chambres de ces hôtelleries de l'Orient sont toutes nues. « Ces pays, il est vrai, n'abondent pas comme les nôtres en commodités de la vie; de vils métaux n'y suffisent pas à tout, mais l'homme a des entrailles qui font le reste: l'hospitalité n'est pas à vendre, et l'on n'y trafique pas des vertus ». *Lévite d'Ephraïm, chant II, Tavernier, tom.* 1, *pag.* 96. in-4°.

Heureux celui qui sait apprécier le mérite.
Lorsque le destin eut terminé les jours de Mahmoud,
Sa gloire s'évanouit, et l'on ne se souvint
Que de l'injustice faite au mérite de Ferdoussy.





ANALYSE ET EXTRAITS

Des Ouvrages de Ferdoussy.

La notice que je viens de traduire ne donne pas de Ferdoussy l'idée que doit inspirer un aussi grand Poëte. Pour qu'on puisse mieux l'apprécier, je vais présenter l'analyse et quelques extraits de ses ouvrages, ce sera enfreindre en quelque sorte les bornes que le titre de celui-ci semble me prescrire; mais ne me pardonnera-t-on pas cette légère digression en faveur de l'homme de génie que je veux faire connaître.

Ferdoussy s'est distingué dans le genre le plus difficile et le plus sublime, la poésie héroïque. Il n'est pas moins célèbre dans l'Orient qu'Homère chez les Européens. Il ne m'appartient pas de donner un égal au chantre d'Achille, qui

n'en a point encore trouvé dans aucun pays, car ses envieux et ses rivaux n'ont servi qu'à cimenter sa gloire.

Je présenterai seulement ici l'observation de M. Jones, savant anglais, qui, par un assemblage bien rare, réunit un goût délicat à une profonde érudition. On ne prétend pas que le poëte persan soit égal à celui de la Grèce, mais certainement il existe entre ces eux hommes extraordinaires une ressemblance étonnante; tous deux ont puisé leurs images dans la nature même; ils les ont saisies plutôt par instinct que par réflexion, ne peignant pas comme les poëtes modernes la ressemblance de la ressemblance. Ils ont possédé au plus haut degré cette imagination féconde et ce génie créateur, ames de la poésie.

Les Arabes et les Persans cultivent beaucoup la poésie héroïque pour célébrer les actions de leurs grands guerriers;

mais ils y mêlent tant de fables et d'aventures extravagantes, qu'ils finissent ordinairement par ne faire que des romans en vers. Les ouvrages de Ferdoussy sont presque les seuls vraiment dignes du titre de *poëmes*; celui auquel il doit toute sa réputation et dont je m'occuperai principalement dans cette analyse, porte le titre de *Chah Naméh*, le livre ou l'histoire des rois; ce poëme est d'autant plus précieux pour la partie historique qu'il a été composé d'après des annales traduites du pehlvi, l'ancienne langue des Perses. Un poëte nommé Dakiki travailla le premier au *Chah Naméh*, il en fit mille vers, et ne poursuivit point cette entreprise; comme Ferdoussy s'en chargea à la prière du Sultan Machmoud et l'exécuta entierement, aucun auteur oriental ne lui dispute la propriété de cet ouvrage. C'est une histoire générale de la Perse contenant

soixante-quatre mille vers : elle commence à Caioumortz (1) fondateur des Pichdadiens, premiere dynastie de ce royaume, et ne finit qu'au règne de

(1) Kaioumortz ou Caioumaratz, premier Roi de Perse, les Orientaux, amateurs du merveilleux, le disent fils d'Adam ; car après la mort d'Abel, notre premier père fut long-tems séparé de son épouse ; fatigué de la chercher, il se reposa sur le mont Arafar ; pendant son sommeil il eut une jouissance réelle dont son imagination fit tous les frais ; il en naquit une plante qui prit la forme humaine sous le nom de Kaioumortz. Selon le *Chah Nameh*, Kaioumortz fut le premier monarque qui monta sur un trône, qui porta une couronne, (un tadge) et qui exigea des impôts des peuples qu'il avait soumis. Il serait difficile de fixer l'époque de *son règne qui se perd dans la nuit des tems*, avec le commencement de la monarchie persane ; quoiqu'il en soit, on voit qu'il a éprouvé le sort commun à presque tous les fondateurs de religions ou d'empires. Si l'on ignore leur naissance, et l'histoire de leur vie, les hommes trompés ou subjugés prouvent qu'ils ont existé.

Nouchirvan (1). On peut la regarder comme une suite de poëmes sur des événemens intéressans, sur les actions de différens héros ou monarques persans. L'auteur ayant pour but décrire en vers des annales dignes de foi, s'est asservi à la vérité, il a observé l'ordre de la chronologie ; cependant il n'a pas négligé de répandre toutes les richesses de la poésie dans ses descriptions, dans ses récits et dans ses caractères. Quelquefois même entraîné par une imagination féconde, il invente les fictions les plus ingénieuses qu'il orne de tous les charmes de son style (2) ; ces écarts et ces

(1) *Nouchirvan*, fils de Kobad, régnait dans la Perse l'an de J. C. 570 ; il fut si recommandable par son équité que Mohammed se glorifie dans le Coran d'être né sous le règne de ce prince. Ses sujets lui donnèrent le titre de *juste*, et il le méritait en effet.

(2) Le *Chah Naméh* est le meilleur poëme que les Persans aient dans leur langue ; la diction en

licences poétiques qu'on regarderait ailleurs comme ridicules et impardonnables, sont ici de véritables beautés: elles égayent et reposent l'esprit fatigué par une longue attention, sans détruire cependant l'intérêt; car l'auteur a réuni des fables à la vérité

Pour orner ses attraits et non pour les cacher.

C'est ainsi qu'il a rendu son immense ouvrage également instructif et amusant; mais parmi les différens poëmes qui composent le *Chah Naméh*, j'en trouve un plus considérable et plus beau que les autres. Il est vraiment dans le genre épi-

---

est pure, les mots choisis, et après plus de sept cent ans, les bons écrivains prennent encore Ferdoussy pour modèle. Voilà le jugement que porte sur le *Chah Naméh*, M. Anquetil, savant respectable, qui a bien acquis le droit de faire autorité dans tout ce qui regarde la littérature orientale. *Memoires de l'Académie des Inscriptions*, *tome* XXXI, *page* 379.

que, et les Européens n'ont rien composé qui approchât autant de la sublime majesté d'Homère. Ferdoussy n'a pas été moins heureux que lui dans le choix de son sujet, puisqu'il s'agit du sort d'un puissant empire dont plusieurs souverains ont juré la perte ; le poëte célèbre la guerre que soutinrent successivement plusieurs monarques de Perse contre Afrasiab, roi du Turquestan.

Cet Afrasiab descendait de Feridoun, sixième roi de la Dynastie des Pichdadiens, et prétendait par cette naissance, avoir des droits à la couronne de Perse. Il prit les armes pour les faire valoir, les monarques des Indes et de la Chine le soutinrent dans cette entreprise injuste ; les géans, les démons et les enchanteurs de l'Asie vinrent aussi au secours de cet ambitieux. Plusieurs fois la Perse fut désolée par ses armées victorieuses ; mais enfin il s'éleva un

prince du Zablestan (1) nommé Roustem, aussi célèbre dans l'Asie par sa valeur, sa force et ses exploits, qu'Achille ou Hercule le sont encore en Europe ; vivement touché des malheurs de son pays, il marche à la tête de ses troupes contre l'audacieux usurpateur, et le combat plusieurs fois en personne ; son intrépidité déconcerte tous les enchantemens des magiciens, les monstres et les dragons sont détruits, le héros poursuivant le cours de ses exploits met en déroute les princes confédérés, et tue Afrasiab de sa propre main ; ainsi fut terminée cette guerre aussi longue que sanguinaire : elle ne dura pas moins de trois cens ans. L'on serait étonné avec raison d'y voir toujours le nom d'*Afrasiab* si l'on ne savait que c'était

(1) Le Zablestan est une des provinces orientales de la Perse, sa capitale est Zaboul.

un titre glorieux donné à tous les rois du Turquestan qui avaient remporté quelques avantages sur ceux de la Perse, car le mot même *Afrasiab* signifie *conquérant de la Fars* (de la Perse); c'est pourquoi Ferdoussy compare le régne d'Afrasiab *à une nuit obscure qui couvrit ce puissant royaume jusqu'à ce qu'elle fût dissipée par le soleil de la famille royale.*

Ce poëme qu'on pourrait détacher du reste de l'ouvrage, est à-peu-près aussi long que l'Iliade, à laquelle il est comparable, autant pour l'harmonie et la majesté du style, que pour la beauté des images: l'action pour être conduite d'une maniere différente, ne m'en parait pas moins intéressante. Il est plein de ces beautés particulieres au petit nombre d'écrivains qui ont travaillé d'après la nature même. Enfin, on apperçoit une grande ressemblance entre Homère et Ferdoussy,

soit dans la description des combats, soit dans la manière de tracer les caractères : cette ressemblance est encore plus frappante dans quelques détails; tels que la fréquente répétition des mêmes phrases et des mêmes épithètes. *Achille au pied léger*, *Agamemnon roi des hommes*, ne se trouvent pas plus souvent dans l'Iliade que *Roustem cœur de lion*, *Kai Khosrou, roi du monde*, dans notre poëme persan; mais pour lui ôter cet air trop étranger qui nous effarouche toujours, on pourrait en le traduisant le diviser en douze chants, qu'on distinguerait facilement par les événemens importans renfermés dans chacun de ces chants.

Le premier commencerait par le portrait de Roustem, on trouverait ensuite quelques épisodes curieux : le cheval du héros en fournirait un très-intéressant.

Tandis que Roustem épuisé de fatigue se livrait aux douceurs du sommeil, un

un lion sorti de la forêt voisine, s'élança vers lui pour le dévorer; mais le fidèle Bakhche (1), c'était le nom du coursier, défendit son maître avec tant de courage qu'il lui sauva la vie, et tua même l'animal féroce qui voulait la lui ravir.

Le deuxième chant offrirait un autre épisode encore plus intéressant.

L'infatigable Roustem voyageait à pied sous un nom inconnu, à-peu-près comme nos anciens chevaliers errans. Il rencontra dans ses courses une jeune princesse pour laquelle il conçut la plus vive passion. Ce héros amoureux employa tous les moyens de faire partager sa flamme à celle qui en était l'objet. Sa valeur et ses graces séduisirent la princesse; enfin elle succomba: mais bientôt cette amante infortunée sentit, en frémissant, les dan-

(1) *Bakhche*, mot persan qui signifie *éclair*.

gereuses suites de sa faute, les regrets et le désespoir succédèrent dans son ame aux doux transports de l'amour; enfin, la crainte du déshonneur l'emportant sur les sentimens de la nature, cette mère éperdue exposa le triste fruit de son malheureux amour. L'enfant fut recueilli par un homme bienfaisant qui l'éleva chez lui sous le nom de Sohareb. Entraîné par un goût naturel pour le métier des armes, il entra fort jeune au service d'Afrasiab, ce mortel ennemi des Persans. Ses talens supérieurs lui tinrent lieu de parens et de protection, il s'éleva par son propre mérite aux premières dignités de l'armée: son souverain dont il avait acquis l'estime, l'envoya contre le vaillant Roustem qui commandait pour le roi de Perse. Ils ne tardèrent pas à en venir aux mains; et ce dernier ne reconnut son fils dans Sohareb qu'après l'avoir renversé d'un coup mortel.

Les dix autres chants offriraient d'aussi grandes beautés que les deux premiers. Les épisodes les plus amusans se succéderaient sans cesse, et un intérêt soutenu enchaînerait toutes les parties de ce grand ouvrage. On trouverait les actions héroïques de plusieurs guerriers distingués tels que le redoutable Roustem, le jeune Pajan, le vieux et sage Gudarz et une foule d'autres : on lirait sans doute avec plaisir les amours du jeune Pajan avec la belle Maniza, l'histoire de Bersou, les stratagêmes de Sevizan l'enchanteresse; enfin, le douzieme chant serait terminé par la mort de l'ambitieux Afrasiab qui périt de la main du brave Roustem.

Toutes ces aventures sont entremêlées de fables merveilleuses qui décelent l'imagination féconde de leur auteur. A la vérité, on n'y trouve pas toujours ces heureuses allégories des Grecs qui ont

le double avantage d'instruire et d'amuser, cependant les aventures de Roustem avec sa magicienne dans le premier chant, et les amorces du pavillon bleu dans le dixieme, ont quelque ressemblance avec la coupe et les enchantemens de la perfide Circé. Les inventions de simple agrément me paraissent plus ingénieuses les unes que les autres : tantôt c'est la faculté surnaturelle de la parole donnée à un dragon et au cheval de Roustem : tantôt les prestiges de la fée Simorgh qui déploye tous les secrets de la magie en faveur de Roustem qu'elle protège. Ce génie bienfaisant vient lui-même panser les blessures du héros persan : on peut croire qu'un esprit capable d'imaginer de semblables fictions a su en tirer tout le parti possible. Cette fée Simorgh déguisée sous la forme d'un griffon se rencontre souvent dans les romans orientaux, même dans leurs traités de morale.

Le fameux Sa'adi en parle dans son Boustan (1) pour louer la Providence divine, qui pourvoit à la subsistance de tous les êtres. Il s'écrie : » la table » de sa générosité est si grande que le » Simorgh de la montagne de Kaf (2) y » trouve sa nourriture ».

C'est sans doute d'après ce griffon que l'Arioste a conçu l'hyppogrife sur lequel Astolphe monte à la lune pour y chercher le bon sens de son ami Roland ; les fées et les génies de nos anciens contes de chevaleries ne sont que des imitations des peris ou *feri* et des dives persans. Il est facile de s'appercevoir que

(1) C'est-à-dire *Jardin*. Cet ouvrage de Sa'adi est dans le genre du Guliftan ; la morale et la politique y sont entremêlées d'anecdotes curieuses qui produisent une agréable variété.

(2) La montagne de Kaf n'existe pas plus que le Simorgh ou Griffon auquel on prétend qu'elle sert d'asyle.

notre pays des fées et des génies a été calqué sur leur *Feristan* et leur *Ginistan*.

Les Maures qui désolèrent et conquirent l'Espagne, apportèrent avec eux toutes ces fables; l'esprit ardent des Troubadours les saisit avec avidité. Bientôt elles se répandirent dans l'Europe. Il ne manque à ces charmantes inventions qu'un but moral qui les rendent autant utiles qu'elles sont agréables. C'est un secret particulier aux poëtes grecs et latins. Si Ferdoussy lui-même leur cède sur ce point, au moins il peut disputer avec eux dans tous les autres.

On trouvera peut-être ses caractères moins variés que ceux du chantre d'Achille; mais ils sont tous bien annoncés, fortement décrits, et se soutiennent par-tout avec la même énergie.

Roustem est un prodige de force, de valeur et de prudence. Thous Nadar est représenté comme un général sage et ha-

bile ; le vieux Gudarz comme un chef à qui les années ont donné de l'expérience. Le jeune et bouillant Pajan se signale autant par sa valeur que par sa galanterie, et l'on s'intéresse à ses amours comme à ses exploits. Personne ne disputera au vieux Sam Nériman, ayeul de Roustem, le titre de *héros des deux mondes* que son souverain même lui avait donné. Les rois de Perse se font admrer par une sagesse qui ne se dément jamais. Pour Afrasiab, il se conduit toujours en usurpateur audacieux, ses prétentions révoltent, mais son courage en impose.

D'autres personnages moins saillans sont également bien caractérisés ; les hommes brillent ordinairement par leur esprit et leur valeur ; les femmes par leur tendresse, leurs vertus et leur beauté. Quoique le poëte ait réuni dans la plupart de ses héroïnes les attraits qui font aimer la plus charmante moitié de l'es-

pèce humaine, il n'a pas négligé l'heureux effet des contrastes. Il a osé sacrifier quelques personnages pour faire ombre au tableau; si le courage de la belle Temeina excite notre admiration, si l'on ne peut refuser des larmes à son amour infortuné, un sentiment bien opposé nous agite en lisant l'histoire de la lascive Soubada; cette marâtre est odieuse par ses mœurs dissolues et par sa haine envers le fils de son époux.

Chaque personnage soutient son caractère dans sa conduite et dans ses discours, on discerne même lorsqu'il parle sa passion dominante. Ce sont à la vérité des nuances bien difficiles à faire sentir dans une traduction; mais le désir de donner l'idée du rare talent de Ferdoussy me détermine à braver ces difficultés, on me pardonnera mon impuissance en faveur de ma bonne intention. Je choisirai le discours du brave Sam Neriman

qui raconte ses exploits à Menoutcheher (1), roi de Perse, de la première dynastie.

» Lorsque le monarque invincible » parut, Sam Neriman se prosterna le » visage contre terre et demeura devant » lui dans cette posture. Menoutcheher » la tête ornée d'une brillante couronne » de diamans, se leva, fit plusieurs » questions au héros, le combla d'élo- » ges; enfin, voulut qu'il s'assît auprès » de lui sur son trône d'yvoire. Il l'in- » terrogea d'un air inquiet sur les loups » des batailles, et sur les géans du » Mazendrane. Nériman répondit ainsi » à toutes ces questions: » Que mon sou- » verain coule des jours heureux, et que

(1) M. Dow croit que *Menoutcheher* et *Feridoun* étaient des noms communs à tous les anciens rois de Perse; c'est ainsi que les rois du Turquestan se nommaient *Afrasiab*, ceux d'Egypte *Pharaon*, &c, *Dow's history of hindostan, tom, 1 ,pag. XIII.*

» les mauvais desseins de tes ennemis
» ne troublent pas ton bonheur !

» J'entrai dans cette ville des géans ;
» quels géans ! quels lions belliqueux !
» Ils sont plus légers que les coursiers
» d'Arabie, plus braves que les guerriers
» de la Perse ; ces soldats qu'ils nomment
» *Saksar*, ressemblent à des tigres fu-
» rieux ; la nouvelle de mon arrivée, le
» son de ma voix, les priva de la rai-
» son : un bruit confus retentit dans
» toute la ville, et je les vis courir de
» tous côtés. L'armée en s'agitant, obs-
» curcit la clarté du jour, elle se répan-
» dit sur les montagnes et dans les val-
» lons ; alors la terreur s'empara de l'ame
» de mes guerriers : je résolus de dévorer
» mon chagrin : de 700 combattans je
» ne pus en introduire un dans la ville ;
» seul alors, je m'avançai armé de ma
» hache avec laquelle je brisai la tête
» de mes adversaires, et les plus beaux

» d'entr'eux furent bientôt défigurés.
» Le petit fils du grand Salm se précipita dans la mêlée comme un loup qui va dévorer sa proie ; ce guerrier intrépide nommé Kerkoui, descendait de Zohak par sa mère ; il ressemblait à un immense cyprès, et tous les chefs devant lui paraissaient ensevelis sous la poussière.

» Lorsqu'on apperçut le tourbillon excité par l'approche de son armée, la pâleur se répandit sur les joues de nos soldats. D'un seul coup de cette massue je m'ouvris un passage à travers les escadrons ennemis, mon coursier poussa un cri affreux, et la terre parut agitée comme les flots du Nil. Le courage des combattans se ranima; ils engagèrent l'action. Dès que le brave Kerkoui entendit le son de ma voix, qu'il vit les coups de ma redoutable massue, il vint m'attaquer avec fureur,

» il voulut m'envelopper dans son large
» filet. En appercevant ce héros je com-
» pris quel péril menaçait ma vie : aussi-
» tôt je m'armai pour le combattre d'un
» arc qui n'a jamais manqué son coup (*),
» et je pris des flèches de peuplier garnies
» d'un fer aigu ; elles volèrent sur lui
» avec la rapidité des aigles audacieux,
» et je les lançai comme des traits de
» flamme : je crus lui avoir cloué le
» casque dans la cervelle sur l'enclume
» de sa tête. Mais je l'apperçus au milieu

(1) On lit dans le texte *Kemou Kaiani*, arc *Kaianien*. On appelle ainsi un arc très-dur et avec lequel on tire bien, parce que selon *Khondemir*, sous la dynastie des Kayanides, l'art de tirer des flèches fut porté à sa derniere perfection. Je dois observer que le mot *Kaianien* forme un anachronisme auquel Ferdoussy lui-même n'aura pas fait attention. Sam Neriman en parlant à un roi de la premiere dynastie de Perse (Menoutchcher était le onzième des Pichdadiens) donne à l'arc une epithete que cette arme n'eut que cent ans après, puisqu'elle l'a tirée des Kaya-

» d'un tourbillon de poussière s'agi-
» tant comme un éléphant enyvré.
» Il s'avançait un sabre indien à la main ;
» il semblait alors, ô monarque invin-
» cible ! que les montagnes imploraient
» sa protection. J'osai l'attendre de pied
» ferme jusqu'à ce qu'il fût à ma por-
» tée : dès qu'il se mit en devoir de
» m'attaquer, j'allongeai la main de
» dessus mon coursier, je saisis le bau-
» drier de mon terrible adversaire, et

nides, deuxième dynastie du même royaume. Cette légère erreur n'altère point le fond du poëme, et touche si peu à l'intérêt du récit, que je l'ai corrigée en employant dans ma traduction une périphrase plus intelligible pour les lecteurs que le mot original : cette remarque pourra servir d'avis aux savans qui entreprendraient de traduire quelques ouvrages de Ferdoussy. Pour le justifier de ces inadvertances, on doit se rappeller que Virgile a bien plus péché contre la chronologie, en faisant Enée et Didon contemporains, cependant l'Enéide n'en est pas moins un poëme admirable.

» le désarçonnai avec la vigueur d'un » lion. Il roula sur la poussière, aussi» tôt je lui plongeai son sabre même » dans le flanc. En voyant leur chef ter» rassé, ses soldats frappés du même » coup lâchèrent pied et tournèrent le » le dos, leurs escadrons effrayés se dis» persèrent de tous les côtés, sur les mon» tagnes, au milieu des plaines et dans » les vallons; des trois cens mille hom» mes, tant soldats que citoyens qui » avaient accompagné leur souverain, » douze mille cavaliers et fantassins taillés » en pieces restèrent sur la place. O mon » prince! que peuvent contre ta fortune, » contre les adorateurs de ton trône, tous » les perfides desseins de tes ennemis?

» Après que le roi eut entendu le dis» cours du héros, la joie éclatta sur son » front majestueux, et sa couronne pa» rut toucher à la lune; on apporta le » vin des festins, et l'on prépara les ré-

» jouissances, car l'univers était délivré
» des méchans ».

Par les beautés que la traduction conserve, on peut juger de celles que l'original renferme, et qui ont échappé à ma plume, la différence des langues et des idées de ceux qui les parlent nous empêcheront toujours de sentir tout le mérite des poésies orientales: le rithme, la cadence, les allusions sont perdues pour nous. Ces pertes sont bien plus sensibles dans les morceaux d'imagination; la plupart des descriptions, par exemple, sont intraduisibles: cependant Ferdoussy a répandu tant de graces dans les siennes, il a par-tout été si fidele à la nature, qu'elles doivent plaire dans toutes les langues.

Sans parler de ces batailles où il se montre aussi majestueux, aussi terrible qu'Homère, je ne m'arrêterai qu'aux tableaux agréables qui délassent l'esprit

et rafraîchissent l'imagination : combien je me plais avec ce charmant auteur quand il me promène

» Dans un jardin où la rose fleurie
» étale ses trésors, où la tulippe et la
» jacinthe se font remarquer par leurs
» brillantes couleurs ; les allées bien
» ombragées en sont tracées avec soin ;
» un air délicieux agite les feuilles,
» jamais on n'y ressent une chaleur im-
» portune, ou un froid rigoureux. Dans
» ce séjour enchanté règne un printems
» éternel : les rossignols en chœur se réu-
» nissent pour former sans cesse au fond
» des bocages toujours verds un concert
» mélodieux, les chèvres bondissent sur
» les collines émaillées de fleurs ».

Veut-il nous peindre l'aurore qui chasse les ténèbres ? il nous dit que » le
» jour brillant de tout son éclat, dis-
» perse les perles et les rubis sur la terre
» étincellante ». Ou bien :

» C'est

» C'est le soleil qui lance ses rayons » dorés, et répand le camphre sur le » musc des plaines ».

Les poëtes de l'Asie font souvent allusion aux couleurs opposées du musc et du camphre (1).

Une autre description d'un genre différent, et toujours tirée du *Chah Naméh*, va nous donner une idée, non-seulement des comparaisons orientales, mais encore de celles qui sont communes aux Persans.

» Barzou fixa ces dix cavaliers comme » un lion furieux, prêt à fondre sur sa » proie : il frappa des mains, se couvrit » de sa cuirasse brillante, ceignit son baudrier d'or, et posa sur sa tête un casque » turc ; enfin, il tira une flèche de son » carquois. Tantôt il se penchait en avant » sur son coursier, tantôt il paraissait

(1) On sait que le musc est du plus beau noir, et le camphre d'une blancheur éclatante.

» immobile comme une montagne; armé
» de sa longue lance et de son sabre
» éclattant comme le diamant, il por-
» tait des coups aussi rapides que la pluye
» qui tombe du sein des nuages. En
» voyant ce guerrier invincible ainsi
» couvert de ses armes, vous eussiez
» dit : voilà le firmament qui brille, ou
» voilà le jour dans toute sa splendeur;
» il pouvait encore se comparer à ces
» torrens qui coulent dans les premiers
» jours du printems; enfin vous l'eussiez
» pris pour un arbre de fer, lorsqu'il
» étendait ses deux bras comme les ra-
» meaux d'un platane.

Le portrait de Féridoun tracé par le même auteur, avec tout le luxe de la poésie asiatique, ne sera point ici déplacé.

» Jamais le brillant printems n'a vû
» ni ne verra un pareil monarque. Sa
» cour, semblable au firmament, est un

» lieu de délices dont la terre sent l'am-
» bre, les pierres sont d'or, et il y règne
» un agréable printems Son front tou-
» jours riant fait le bonheur du monde;
» point de colline aussi élevée que son
» palais, point de verger aussi vaste que
» l'estrade où il s'assied. Quand je m'ap-
» prochai de ce monarque, sa tête sem-
» bla se confondre parmi les étoiles:
» il avait un éléphant à sa droite et un
» lion à sa gauche; l'univers lui servait
» de marche-pied, l'éléphant portait
» un trône d'or sur le dos, le col du lion
» était orné d'un collier précieux. Dans
» l'excès de ma joie, je m'avançai vers
» ce prince incomparable, et je vis alors
» un trône enrichi de pierres précieuses,
» et sur lequel était assis un monarque
» beau comme la lune, ses cheveux
» avaient la couleur du musc, et ses
» joues ressemblaient aux feuilles de la
» rose: son cœur aimait la justice, et
» sa bouche disait la vérité ».

J'ai déjà observé combien il était difficile de juger ces morceaux d'imagination par la traduction qui les défigure d'autant plus sûrement qu'elle est plus exacte ; mais j'ai cru devoir donner ce faible essai pour justifier les savans qui, en faisant passer différens ouvrages orientaux dans nos langues d'Europe, supprimaient ces digressions emphatiques dont l'imagination et le style font tout le mérite. Cependant elles sont vraiment intéressantes lorsque la sensibilité anime la verve du poëte ; c'est alors que ses idées prennent comme son style la teinte d'une douce mélancolie : selon moi jamais Ferdoussy n'est plus agréable que lorsqu'il nous raconte quelqu'aventure malheureuse. Les images incohérentes et gygantesques qui défigurent pour nous ses idées, ne les privent cependant pas de tous leurs charmes.

On pourra en juger par les deux exemples que je vais présenter : le premier

est une espèce d'élégie sur la mort d'Asfendiar, tué par Roustem (1).

» Voici le tems de boire le bon vin, » maintenant les collines exalent une

(1) On a vu que Roustem combattit long-tems pour les rois de Perse; il défendit courageusement leurs Etats contre les invasions de l'ambitieux Afrasiab, souverain du Turquestan; cependant ayant refusé d'obéir aux ordres de la cour, Kai Kou, roi de la seconde dynastie, envoya contre ce sujet rebelle Asfendiar, héritier présomptif de la cou» ronne. » Asfendiar, dit d'Herbelot, eut plusieurs » conférences sur ce sujet avec Roustem, ne pou» vant rien obtenir de lui par les discours, il fallut » terminer cette affaire par un combat singulier. » Ce fameux duel d'Asfendiar & de Roustem dura » deux jours, & les romans orientaux sont pleins » des faits d'armes que ces deux héros y exploitè» rent; mais enfin Asfendiar succomba sous un » coup de rateau lancé de la main de Roustem qui » s'était apperçu que son adversaire avait un charme » contre les flèches «. *Bibliotheq. orient. pag.* 719. On lit dans un autre endroit du même ouvrage, *pag.* 138, qu'Asfendiar fut tué d'un coup de flèche par Roustem. Cette variation n'est pas bien importante.

» délicieuse odeur de musc; la rose bien » épanouie orne les jardins, les montagnes sont tapissées de tulipes et de » jonquilles : le rossignol gémit au fond » des vergers, sensible à ses plaintes, » la rose ouvre son calice parfumé; » le chantre des bosquets gazouille dans » l'obscurité de la nuit; mais le vent » et la pluie ressèrent la rose; je vois » la tempête sortir du sein des nuages, » et je ne sais à quoi attribuer la tris- » tesse du rossignol; car il badine or- » dinairement au milieu des parterres, » et déploie sa voix harmonieuse en se » balançant mollement sur les branches » des rosiers. Comprens - tu ce qu'il » dit? sais-tu ce qu'il cherche sous les » feuilles de la rose? fais ta cour à » l'aurore, et tu pourras entendre le » rossignol s'exprimer dans une langue » aussi douce que le Pehlvy (1); il

(1) L'ancienne langue persanne. Je dois prévenir

» gémit sur la mort d'Asfendiar ; mon » prince, dit-il, m'a été enlevé ».

On pourrait ici accuser Ferdoussy d'avoir pris un essor trop sublime que nous traiterions peut-être de déclamation emphatique ; mais il faut se rappeller que célébrant la mort d'un prince très-illustre par ses exploits et immortalisé par le combat même où il perdit la vie, le poëte a voulu monter sa lyre au ton de son sujet; si ces étranges métaphores et ces comparaisons sans justesse nous déplaisent, c'est la langue qui les admet, et non l'auteur qui les emploie qu'on doit accuser. Soit habitude, soit mauvais goût, elles ont des charmes pour les personnes un peu familières

le lecteur que mon texte m'a paru altéré dans quelques endroits ; pour le restituer, il aurait fallu consulter plusieurs manuscrits ; mais la difficulté de trouver un passage aussi court dans des volumes *in-folio* sans table, m'en a dégoûté.

avec les langues orientales. Cependant je ne disconviendrai pas que Ferdoussy me paraît plus naturel et plus touchant lorsqu'il peint les douleurs d'une jeune princesse qui craint de perdre celui qu'elle aime. C'est la belle Frankis (1), la fille du cruel Afrasiab qui apprend le complot formé par son père pour faire périr le jeune Siavèche son époux.

« Elle arracha les jacynthes de ses
» cheveux avec une douleur inexprima-
» ble, et dans son désespoir cette
» charmante princesse meurtrit son ten-
» dre sein : elle dispersa le musc de
» ses tresses sur l'ivoire de son beau
» front. Les sources qui coulaient de
» ses yeux inondèrent les tulippes de

(1) Cette jeune princesse avait été fiancée à Siavèche, fils du roi de Perse et transfuge à la cour du roi du Turquestan ; mais Afrasiab craignant toujours que Siavèche ne retournât à la cour de son père, résolut de le faire périr.

» ses joues ; l'infortunée versait des
» torrens de larmes en pensant au cruel
» dessein d'Afrasiab ».

Il serait facile d'adoucir ces images qui paraîtront sans doute trop multipliées, et si l'on traduisait tout le *Chah Naméh*, ce serait une précaution indispensable ; mais j'ai cru devoir rendre le texte persan avec la plus scrupuleuse exactitude pour conserver en même-tems la physionomie orientale et le caractère distinctif de l'ouvrage. Je voulais le présenter tel qu'il est dans l'original et non pas tel qu'il aurait été si Ferdoussy eût écrit en français, ni même tel qu'il devrait être si l'on s'occupait de le traduire en entier.

Enfin, je me suis efforcé de donner une idée du *Chah Naméh* ; cette tâche était d'autant plus difficile à remplir, que nous n'avons point dans nos langues européennes un ouvrage pour servir de

point de comparaison. J'ai montré que certaines portions pouvaient entrer en parallèle avec l'*Iliade*; d'autres ont quelque ressemblance avec la *Pharsale*: la vérité, quoique mêlée parmi les fables, se distingue assez facilement, et cette histoire, écrite en vers, peut fournir de bons renseignemens sur les premiers tems de la monarchie des Perses (1) et sur les anciens rois du Turquestan. Ces notions sont d'autant plus précieuses qu'on ne peut les puiser que dans un très-petit nombre de sources.

La traduction du *Chah Naméh*, faite

(1) M. Anquetil du Perron, de l'académie royale des inscriptions, si justement célèbre dans toute l'europe, s'est beaucoup servi du *Chah Naméh* pour composer sa vie de Zoroastre : il cite souvent cette histoire avec beaucoup d'éloge. *Vide Zend Avesta*, tome 2, page 50, ce respectable savant accorde une grande autorité au *Chah Naméh*.

avec goût et avec discernement, servirait, non-seulement à l'amusement des gens du monde, mais encore à l'instruction de tous ceux qui cultivent la littérature. Celui qui l'entreprendra doit joindre à beaucoup d'érudition un goût sûr et un style varié. Afin de rendre un service complet à la république des lettres, il faudrait faire imprimer les passages du texte les plus importans, et faire graver les vignettes que l'on voit dans quelques manuscrits; il faudrait en outre conférer soigneusement plusieurs textes pour en avoir un plus exact que celui dont je me suis servi, mais qui était bien suffisant pour donner un simple extrait.

Ferdoussy s'est aussi exercé dans le genre lyrique, et l'on peut croire qu'avec un style aussi emphatique que le sien, il s'est souvent perdu dans les nues. Je ne veux pas excuser ce défaut, mais

il s'agit de savoir s'il détruit tout le charme de ses productions, et je n'en conviendrai pas. Pour convaincre les personnes d'un avis contraire, je vais choisir exprès une ode amoureuse dans laquelle le poëte exprime sa passion dans les termes les plus exagérés, et emploie les figures les plus hardies. Il s'adresse à sa bien aimée.

« Si je pouvais reposer une seule nuit » sur ton sein, je croirais avoir touché » le ciel avec ma tête.

» Je briserais la flèche dans la main » du sagittaire, et j'enleverais la cou» ronne à la lune.

» Je traverserais le neuvième ciel et je » parcourerais la terre d'un pas audacieux.

» Si j'avais ta beauté, si j'étais ma » bien aimée, j'aurais pitié des amans » malheureux, et j'aurais de l'indul» gence pour ceux que la passion tour» mente ».

Pour comprendre le sens de cette ode, il faut savoir que l'auteur en parlant de lui-même fait allusion à Mohammed, qui fendit la lune en deux, monta au neuvième ciel, s'approcha du trône de Dieu à la portée de deux arcs, &c. Ce grand prophète fit, dit-on, une quantité d'autres prouesses que nous sommes bien éloignés de croire, mais qu'il faut connaître pour sentir les beautés d'un poëte amoureux qui veut flatter sa maîtresse en lui disant que ses faveurs le rendront semblable au prophète, et qu'il puisera dans ses bras la vertu des miracles. Si des moines ont établi entre J. C. et leur fondateur un parallèle dans lequel ce dernier est placé au-dessus de l'homme-dieu, pourquoi un musulman, poëte et enivré d'amour, n'oserait-il pas se comparer au chef de sa religion? Certes, un dévôt ne pourrait pas faire un compliment plus flatteur.

J'ajoutera ique les poëtes orientaux prennent souvent dans le ciel leurs comparaisons, et mettent à contribution le soleil, la lune et les étoiles.

Cette courte explication diminue en quelque sorte le ridicule que cette ode peut avoir à nos yeux; elle montre aussi combien il faut connaître les préjugés, la religion et même les superstitions et les coutumes des peuples pour juger sainement leurs productions : notre ignorance devrait nous rendre plus réservés dans nos jugemens. Ferdoussy a composé d'autres poëmes moins considérable que le *Chah Nameh*, mais où l'on reconnaît toujours le même talent.

Les amours de Khosrou (1) avec

(1) C'est le fameux Crosocs, roi de Perse, si fameux dans l'Asie et qui fut plusieurs fois battu par Héraclius. Plusieurs poëtes ont célébré sa passion pour la belle Chitine qui l'avait séduit par les charmes de sa voix.

Chirine, la vie de Baharam, la mort de Roustem, qui fut tué par le fils d'Asfendiar, les conquêtes d'Iscander (1), (d'*Alexandre-le-Grand*) sont des ouvrages dignes de la plume de Ferdoussy : on y reconnaît la brillante imagination de ce poëte, et ils sont écrits avec toute l'harmonie dont la langue persanne est susceptible.

Plein de cette noble confiance que le génie a dans ses propres forces, Ferdoussy connaissait tout le mérite de ses ouvrages, il se consola des maux qui troublèrent le cours de sa vie, et qui sans doute l'abrégèrent en se promettant l'immortalité. Il consigna cette espèce de prophétie dans son *Chah Naméh*,

(1) Alexandre-le-Grand a été bien plus célèbre en Asie qu'en Europe; on trouverait chez les Orientaux une foule de matériaux pour servir à l'histoire de ce conquérant.

regardant sans doute ce poëme comme le meilleur garant qu'il pût donner.

» Désormais je ne crains plus le tré-
» pas, car je me suis assuré de l'immor-
» talité.

» Mes vers sont répandus de toutes
» parts.

» Tout homme de goût et d'esprit,
» fidèle à la religion, me donnera des
» éloges quand je serai dans la tombe ».
(*Voyez le Chah Naméh manuscrit à la fin de l'ouvrage*).

Ovide et Horace ont fait pour eux-mêmes une semblable prédiction, et tant que les hommes ne rentreront pas dans cette barbarie d'où ils ont eu tant de peines à sortir, aucun de ces poëtes n'aura été *faux prophete*.

FIN.



TABLE

Des pièces contenues dans cet Ouvrage.

Fin de la table.



